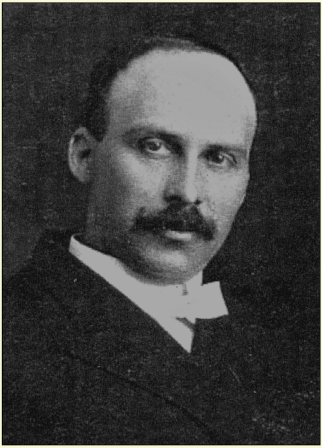
Louis-Joseph Doucet

CAMPAGNARDS

de la Noraye (d'après nature)

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Marc-Aurèle Fortin (1888-1970), *Près de Lesage* (vers 1930),
collection de la Galerie Alan-Klinkhoff, Montréal (Québec)



Louis-Joseph Doucet (1874-1959).

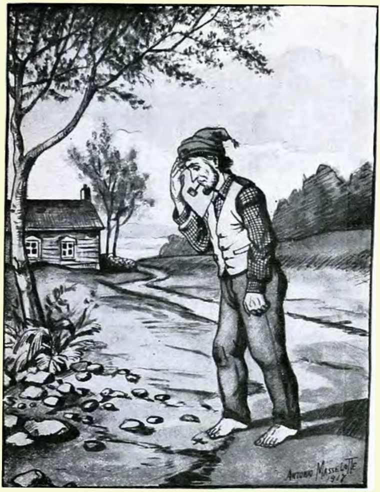
CAMPAGNARDS DE LA NORAYE

(D'APRÈS NATURE)

Socrate voyant porter en pompe, par sa ville, grande quantité de richesses joyaux et meubles de prix : combien de choses, dit-il, je ne désire point. La pauvreté des biens est aisée à guérir, la pauvreté de l'âme eſt impossible.

MICHEL DE MONTAIGNE.

À mon ami J.-A. Dubeau



Au bord du bois prochain où son livre, unique livre de cailloux, écrit par celui qui ne sut jamais écrire…

AVANT-PROPOS

Ils ont passé comme les autres, mais dans leur personnalité absolue ; ils étaient simples, et les mots les plus simples soutiendront leur mémoire.

Le caprice ne m'a pas induit à écrire ces quelques pages, ni l'attrait d'un délassement, encore moins l'idée d'ajouter un petit livre aux feuilles de papier blanc que j'ai barbouillées avant aujourd'hui. Ceci est une dette de cœur envers la brave humilité d'un passé mort, mais pour moi toujours respecté.

Quand bien même je n'aurais pas pris l'habitude, habitude inoffensive d'ailleurs, dans le cours de ma vie, de jeter sur le papier les impressions et les images qui s'offraient à ma vue, j'aurais également essayé d'esquisser une étude des vieux en question, et ne fut-ce que dans ma mémoire, en mots très simples et naïfs, je les aurais conservés tels que l'existence les a faits. Ou plutôt, je ne dois pas dire je les aurais, mais bien je les ai conservés ; car mes souvenirs anciens me tiennent plus au cœur que les nouveaux, et ces figures me sont chères ; pourtant l'une d'elles est disparue lorsque j'étais au berceau, celle de mon grand'père ; aussi j'affirme moins sur sa vie, d'abord parce que je n'ai connu cet homme que sur la foi des autres, et ensuite, parce que, étant homme de gros bon sens et maître de soi, il était sans qualités typiques.

Les trois voisins que je décris dans cette plaquette résument en quelque sorte toute une classe de bons paysans dont l'unique ambition est, ou était d'élever honnêtement leur famille, et cette unique entreprise leur a réussi ; donc ils ont été et ils sont aussi considérables que des rois, si ce n'est qu'ils ne m'ont pas laissé de quoi payer l'impression de leur biographie, mais qu'à cela ne tienne, je m'en charge et je dois un fort pourboire à leur mémoire, puisque leur souvenir m'a réjoui.

Le hasard, n'y eut-il que le hasard, en tous cas je suppose que le hasard les avait placés voisins sur trois terres du rang de Saint-Henri-de-Lanoraie, les tribulations de la vie les a faits se considérer comme des frères ; ces gens s'aimaient sans se le dire, mais leurs actes parlaient pour eux. Les mots qui exprimaient leurs sentiments les plus intimes, les choses du cœur, n'arrivaient pas facilement à leurs lèvres inhabiles aux phrases jolies, bien qu'ils exprimassent avec franchise leur pensée sur tout autre sujet.

Il faut des mots rudes et simples pour exprimer ce qui est conçu dans un cerveau constamment éloigné de l'instruction.

C'est ce dont j'ai voulu informer le lecteur, lui dire que mes phrases, apparemment sans application, ne devraient pas le surprendre, et qu'il devrait se reporter au milieu et au temps où elles furent prononcées pour se satisfaire des couleurs locales.

J'aime à lui affirmer, d'autre part, que mes trois chapitres ont pourtant été travaillés, pris et repris, plus que tout autre travail que j'ai pu faire jusqu'à ce jour, le tout mentalement. Chaque paragraphe, a été fait et refait, jusqu'à ce que, j'oserais dire, rien ne paraisse, tant j'ai cherché à me plier au sens vrai que je découvrais, ou croyais découvrir, dans la manière de vivre et de voir le jour de ces trois illettrés à figure bien canadienne, mais de classe pauvre tout à fait. Il en reste encore de leur trempe, et de leur idéal, quoique à des degrés de compréhension moins prononcée, peut-être. Et comme ce sont les images qui sont restées dans ma pensée, il serait ingrat et malhonnête de ma part de les déplacer avec des mots appliqués ou qui paraîtraient appliqués ; n’empêche, je le répète, que j’ai refait, ou plutôt défait, plusieurs fois ces pages pour arriver à la phrase simple que je trouve convenable ici.

Ces types de campagnards tendent à disparaître : les communications amèneront naturellement des transformations dans les manières de voir et de juger les faits et les choses, les angles s’adoucissent d’un côté, et de l’autre on s’habitue aux rugosités des tempéraments étranges et non tout à fait normaux, à l’évolution des sociétés qui passent, se formant et se déformant, je puis dire.

J’ai été bien aise de mettre en épigraphe la phrase de Montaigne citant Socrate sur l’idée que celui-ci se faisait des richesses, étant donné que mes types décrits dans ce livre se sont conduits toute leur vie de manière à laisser entendre qu’ils pensaient bien comme Socrate sur cet item apparemment si controversé, et surtout si recherché.

En conclusion, je dirai que je ne préconise aucunement d’offrir comme modèles les gens cités en ces pages, mais je les donne cependant comme ayant véritablement existé tel que je les ai vus, affirmant en leur description que s’ils revenaient sur la terre, ils pourraient se montrer un peu différents dans leurs manière d’apprécier les choses, sans cependant modifier le sens de leur vie. Au total, il y a beaucoup de gens nouveaux qui leur ressemblent intérieurement, mais qu’une éducation différente a modifiés, quant à l’écorce.

Le cœur humain ne change pas, mais l’expression de ce qu’il contient est sujette au changement, selon les coutumes et les époques.

Québec, 29 décembre 1917.

FRANCIS GRENIER

Venu comme fermier sur la terre de la Fabrique, lorsque j'avais deux ans, mon père, et sa famille commençante dont je suis l'aîné, habitait une petite et vieille maison située de telle sorte que nous nous trouvions entourés de voisins de trois côtés. C'étaient Pierre Crépeault, maître-chantre ; son beau père, John McKercher, vieux maître d'école retiré ; Thomas Desrosiers ; le docteur Milette et Francis Grenier, navigateur, scieur de long et calfat de ses anciens métiers, mais devenu pêcheur de son nouveau et dernier métier.

À part celles de ma famille, toutes ces personnes sont les premières que j'ai connues dans ma vie.

Bien qu'il y ait passé presque toute son existence, Francis Grenier, on prononçait aussi « Grignier » n'était pas né à Lanoraie ; j'ai toujours cru, on me l'a dit, qu'il nous était venu fort jeune de la paroisse de la Baie-du-Febvre, et qu'il était né vers 1798 ou 1799 ; sa femme était une Payette de son nom familial.

Parmi les impressions demeurées assez vives dans mon cerveau d'enfant, je note ceci :

Un soir, soir sombre de l'automne de l'année 1879 ou 1880, une tempête s'élevait dans le ciel ; j'avais quatre ou cinq ans. La vieille maison du vieux Brisette, devenue la nôtre, commençait à frissonner sous l'effort du vent ; le chien, P'tit Loup, aboya, et madame Grenier entra chez-nous, en nous confiant son inquiétude : « Francis n'était pas revenu de sa pêche ; le norouet était dur, ça cognait rude sur la côte, on entendait gueuler les roulins sur les galets. »

« Ce vieux pas prudent, ce vieux têtu, plus têtu que la tempête, n'avait déjà plus toute sa force, ses meilleurs jours étaient passés ; il était au-dessus de quatre-vingts ans, lui le fort à bras, l'ancien lutteur, naguère encore gardien de la paix sur un des vaisseaux des compagnies Torrens et Molson. » Non, il n'était pas encore revenu de sa pêche. On en parlait, tout le monde en parlait, tous les voisins. Par exemple, quand il avait un peu trop de rhum, un coup de trop seulement il était plus rustique, c'est alors qu'au lieu d'être homme de paix il devenait homme de guerre. Ô pour la guerre c'était un homme de choix. Ne s'était-il pas battu seize fois dans « une avant déjeuner » ? Malheureusement, ce jour-là, après quelques années de sobriété, de tempérance, tempérance brisée quelquefois depuis que Chiniquy l'avait établie à Lanoraie, malheureusement, ce jour-là, Grenier avait pris quelque chose en fait de rhum, à l'hôtel Marcotte, avant d'aller prendre du poisson. « Et la tempête augmentait. »

Tante Domithilde arriva toute essoufflée, du presbytère où elle demeurait, pour nous conseiller de transporter nos lits aux bâtiments neufs ; car elle croyait bien que notre petite et vieille maison culbuterait, cette nuit-là. « Si vous voyiez, disait-elle, comme il y a des moutons sur la rivière. » « Papa, dis-je à mon tour, allez donc attraper de ces moutons égarés, grand'mère tondra la laine. » Mon père m'expliqua que ces moutons, à la vérité, étaient de grosses lames, des roulis d'eau qu'on appelait comme ça, pour la ressemblance qu'elles ont avec les troupeaux de bêtes à laine.

Mais le vent eut beau souffler la petite maison résista comme le roseau de la fable, bien qu'au loin quelques pins se déracinèrent et s'abattirent avec fracas.

Le lendemain, on parlait de naufrages : Baptiste Saint-Jean avait sauvé sa femme sur le mat de son navire perdu ; Gonzague Leroux, notre deuxième voisin, propriétaire du *Saint-Georges,* chargé de bois, avait beaucoup souffert ; Simon Laliberté avait mis à la côte son bateau, *l'Oregon ;* un bout de notre quai, sur pilotis, s'était écroulé.

Et Francis Grenier était sauf, après avoir longtemps nagé ; on disait même qu'il avait avalé plus de rhum que d'eau, plus d'eau-de-vie que d'eau de mort. Non, il n'était pas noyé, puisque, après s'être sauvé à la nage, il avait étripé le gros chien gris des sœurs de la Providence, chien vicieux d'ailleurs que personne n'a regretté.

La boisson produisait un grand effet sur le tempérament déjà irascible du vieux calfat, lui qui aimait à cogner dur, et qui, cette fois-ci encore, après s'être un peu séché le dehors avait continué de se mouiller le dedans, pour, dans un intervalle, se battre contre Moïse Joessin, à l'hôtel Marcotte, après avoir brisé l'enclume de Louis Mondor, d'un seul coup de marteau.

Insulter le maître d'école, donner des taloches à Quintal, et frapper une fois seulement le grand Marga, de l'autre bord (l'autre bord du fleuve est la paroisse de Contrecœur), arracher une corne à la vache de Baptiste Frederick, furent pour notre

Francis en courroux des détails insignifiants de sa soirée.

Enfin, il s’était radouci : la voix connue de sa femme, Célime, mettant au compte de ce cochon de vent de Norouet, « qui avait bien manqué le damner tout vivant, lui, Francis Grenier, l’homme qui avait déjà été un peu capable. »

« Entends-tu ? » disait-il, « entends-tu Célime ? je ne veux pas qu’on rit de moi, dans la paroisse de Lanoraie, quand bien même mes culottes seraient déchirées, comme ça, et qu’elles laisseraient voir ma peau, ma maudite peau ; quand même je me serais mouillé le dehors dans l’eau et le dedans dans le rhum, je ne veux pas que c’te grosse bête de Quintal à pied plat m’en parle ; une autre fois je l’étripe.

Joessin c’est correct, Joessin c’est un homme au moins, lui, on peut lui pousser des prunes sur les sourcils et ça ne braille pas.

Célime, c’est-il gueux possible ? Pourtant j’suis content, tiens j’te l’ai attrapé à plomb mon Marga, lui, je l’attendais, il t’a pirouetté une culbute qui était pas d’deux sous. »

Célime Pajette disait : « Mange, Francis, mange donc, tu as faim : c’est la faim qui te fait parler, ou bien la soif. Tu sais bien que monsieur le curé Loranges n’aime pas ça ces histoires-là. »

« Monsieur l’curé, monsieur l’curé, qu’il aille donner sa bénédiction au quai qui dégringolait comme j’arrivais sur la grève à Piché ; fallait voir ça, une petite bénédiction de rien, et v’la le quai à l’eau. »

« C’était peut-être bien pour te faire reconnaître devant dieu. »

« Célime, sacre-bleu ! ah ! qu'tu piailles ! Viens pas m'indisposer !

« Tiens j'voudrais me voir au temps où je faisais le tour du village en chantant le coq avec un billot de quatre cents livres sur l'épaule. »

Peu à peu, mais bien tard dans la nuit, l'homme au teint bronzé, un peu courbé, portant dans ses veines du sang de sauvage ; l'homme aux lunettes épaisses, et qui marchait à pas pesant, quand rien ne l'excitait, s'était radouci, avait mangé et dormi.

Le lendemain, à huit heures, il s'était levé de bonne humeur, mais ressentant dans ses nerfs des lassitudes. Sa figure était toujours sombre, mais les mots dont il se servait n'avaient aucune cruauté, et ils étaient dits sur un ton moins sourd que d'habitude.

Dire que le bonhomme, en dépit du vent de norouet et des deux sortes d'eau qu'il avait bues avait fait une bonne pêche, est une vérité ; plus qu'une pêche, on peut affirmer qu'il avait fait aussi une bonne chasse : un loup marin, deux carpes de taille raisonnable, trois achigans et plusieurs barbottes, le tout donné en soin aux gars de la *Généline,* petite barque commandée par ses amis Jos. Pagé et Gilbert Lippé.

Il faisait un temps splendide, tout le mauvais avait disparu de l'horizon du ciel et du cœur du vieux Grenier, l'homme aux épaisses lunettes. Il est, dit-on, certaines boissons qui sont dommageables à la vue.

Le soleil était beau et chaud.

Grenier se disposait à aller chercher sa pêche à bord de la *Généline,* mais avant tout il devait se soigner une main, la main gauche, enveloppée depuis la veille.

« Vous vous êtes fait mal à la main pépère ? » dit Ti-Nine, son petit fils.

« C'est rien, mon homme, c'est rien. »

« Bien, j'ai vu que ça saignait. »

« Tu radotes, peut-être, mais si j'ai quelque chose, c'est qu'un hameçon se serait accroché à travers la main, et que je l'aurais décroché moi-même, d'entre les nerfs. »

Quinze jours après cette pêche miraculeuse, Paul, Félix, Antoine Caisse, Thomas Arpin, Olivier et Basille Desrosiers, Gonzague Leroux et quelques autres camarades devisaient, assis paisiblement sous l'ombrage de la côte, lorsqu'ils virent s'avancer dans leur direction l'octogénaire Francis Grenier, venant du côté du quai, portant son bras gauche en écharpe.

« Qu'as-tu donc, quel mal te prend Francis ? interrogea quelqu'un de la bande ? »

« Je vais te le montrer ce que j'ai. » On protesta, pourquoi développer sa main ; on ne demandait pas cela, on s'informait tout bonnement.

« Ça m'fait plaisir de la développer, la chienne de main, » dit-il, d'un ton sourd « je veux voir ça moi-même, ça peut être utile. »

Il avait cette main affreusement équipée : enflure, apostume, plaie purulente, tout y était.

« Maudit, » grogna-t-il, et il étendit cette main sur la clôture toute proche, et vlin, vlan, pi, pan, pan, de son poing droit, il vous l'aplatit de telle sorte que la matière en revola à dix pas, comme poussée par une seringue. « Tiens ça me fait plaisir de régler ça comme ça ; » et se retournant vers les gens qui le considéraient un peu étonnés de cette dureté, et lui, comme un peu rassasié d'un bon résultat obtenu, il étendit avec la même énergie violente sa main droite, en la retournant des deux côtés, en face de tout le monde :

« Sacré sacre-bleu, » affirma-t-il, « si c'te main-là voulait tenir, Francis « Grignier » serait un homme, mais ell'veut pas tenir. »

Le fait est qu'il avait aussi la main droite toute bossuée ; dans le cours de sa vie il l'avait sabotée, les coupures et les calus y étaient si nombreux qu'ils ne se comptaient pas facilement. Puis il quitta tout le monde, sans dire un autre mot, et marcha un peu plus droit.

Lorsque j'eus atteint l'âge de sept ou huit ans, il m'amena souvent à la pêche avec lui. Il disait que j'étais tranquille, dans la chaloupe, comme un enfant de chœur.

Il y a bien trente-quatre ou trente-cinq ans que le vieux pêcheur a rendu son compte et son âme au ciel, plût à dieu que les deux y soient encore, le compte et l'âme, mais moi je n'ai pas oublié la grimace typique qu'il faisait en jetant à l'eau la *picace* qui devait retenir notre bac en place, ni celle encore plus remarquable, qui se dessinait sur sa face glabre, lorsqu'il plantait la perche qui devait nous tenir à angle droit du courant ; mais son expression la plus rabougrie, la plus terrible, traversait son être, lorsque cette perche avait le malheur de s'arracher du fond pour laisser jouer notre embarcation au bout de la corde de la *picace :* ses dents longues et inégales, et déchaussées de leur gencive brune étaient jaunies et noircies par la nicotine des infinies pipées de tabac, fumées depuis sa tendre enfance; ces dents-là semblaient vouloir sortir de la bouche qui cherchait une apostrophe infernale, avec des tremblements de fureur; les yeux, noirs et petits, mais perçants et pointés, chacun, d'une petite taie blanche, prenaient leur angle de strabisme iroquois et, mêlant leurs reflets fauves aux éclairs glauques des épaisses lunettes, semblaient chercher l'animal assez audacieux, criminel pour venir déranger dans leur travail consciencieux et digne, les deux êtres les plus tranquilles de la terre : si quelque chose de vivant et de responsable de ce désastre, désastre toujours réparable, fut apparu devant sa face, quel gros mot d'abordage n'eut-il pas proféré pour prouver son dégoût.

Oui, plus il se choquait plus ses dents tachetées de jaune et de noir par la nicotine de son brûle-gueule avaient la rage sinistre, elles voulaient mordre quelque chose.

Les doigts sarmenteux de cet homme indiquaient alors l'horizon ou les grèves, on eut dit, à certains esprits malins; sa gorge se crispait sur des mots rauques et tordus; notre barque en tremblait.

Le regard se fixait sur l'invisible en sautant par dessus les épaisses lunettes; sur les tempes sa peau parcheminée se figeait, les lèvres s'allongeaient de travers vers l'objet de son ire et, sourdement et pressée, tombait, roulant sur des R raboteux, après l'averse d'un crachat de chique, triturée, incomplète, l'oraison exclamative, l'oraison jaculatoire attendue; c'était court, mais expressif à souhait.

Francis Grenier connaissait trois remèdes contre les maux humains, aimait trois choses en ce monde, et négligeait le reste. Premier remède à tous maux, c'était le rhum, le second, le rhum, le troisième, se coucher.

Il aimait ses enfants, la bataille et les crapauds : ses enfants il les aimait beaucoup, mais sans savoir pourquoi ; la bataille parce qu'elle était pour lui un délassement, et les crapauds, parce que, disait-il, ils enlèvent le poison, le venimeux de la surface de la terre, et il ajoutait sur un ton ironique : « Il n'y avait pas assez de crapauds sur la terre lorsque je suis né, j'ai respiré l'air mauvais en naissant. » Son jardin était rempli de crapauds, et il avait un beau jardin. Je crois qu'il se levait la nuit pour les cueillir le long des routes et les apporter chez lui.

Au temps de mes premières pêches, les bateaux à voiles abondaient le long de la grève du village de Lanoraie : quelques-uns étaient échoués pour toujours, comme un animal mort, la carcasse, les membres disjoints, tels des côtes décharnées, mêlaient aux senteurs marines des joncs épars, au soleil rutilant, l'émanation vague d'un goudron vieilli, attendaient que les futures débâcles printanières entraînassent leurs restes vermoulus vers des profondeurs de repos inconnu ; les autres attendaient les vents favorables au transport des cargaisons de bois, de sable ou de foin vers le port de leur destinée ; d'autres encore jouaient, légers au bout de la chaîne bien ancrée, en attendant qu'on finisse une toilette hâtive, ou la fin d'un pansement de la plaie récente, faite au hasard d'un abordage nocturne, à l'heure où trop d'étoiles s'étaient cachées : radoub de bordée, peinture des pavois, *veuglage* à neuf, calfeutrage du tirant d'eau au plat-bord ; et tous évoquaient la course à voiles, la fuite vers l'horizon bleu.

Nous passions, un matin clair, Francis, le vieux sauvage, et moi, le petit bonhomme, dans notre bac sur le clapotis caressant de l'onde, non loin d'un navire sur le flanc duquel un calfat tapait, le clavet d'une main et le maillet de l'autre, abattant les joints résistants, du bord de son radeau.

« T'as pas mangé depuis longtemps, j'suis sûr, Alexis ? » s'informa Francis ?

« J'ai mangé comme toé, Francis, et j'n'ai pas été te quêter mon pain d'à matin, ni d'hier au soir », fut la réponse ;

« J'te dis pas ça pour te reprocher ce que tu me dois pas ; mais je dis ça, parce que ça cogne pas dur comme dans mon temps. »

« Grignier, tes beaux jours sont passés ; ton chemin est large sur l'eau, passe donc ! Tu tapais fort dans ton temps pour abattre les joints ; tu tapais trop fort des fois, tu les défonçais ; mais Joessin t'a défoncé à son tour. »

« Joessin m'a renfoncé les joints deux fois, et puis je les lui ai renfoncés deux fois, on est quitte pour quitte. Alexis Pagé, je suis pas quitte avec toé ; t'a voulu donner des tapettes à mon p'tit Charles, sur la margoulette, l'autre jour ; par dessus le marché t'a donné un coup de pied à mon chien, en disant, comme ça : « chien d'ivrogne, marches-tu ! ton maître boit rien que de l'eau. »

« Alexis, j'ai pas toujours bu qu'de l'eau, et il me reste assez d'cœur dans l'corps pour te montrer si mon maudit poing fait encore sa marque sur un fouillon comme le tien. »

« Viens-y donc. Grignier, viens-y donc ! »

« Jette ton maillet sur le pont. »

« Il est jeté. »

Pendant ce temps-là je voulus ramer à reculons, mais le bonhomme Grenier ne l'entendait ainsi : « petit bout d'sacre bleu », grogna-t-il. « Ah ! lamproie de castor » … et la colère l'emportant il se lança à la nage, nous étions à une vingtaine de brasses du radeau d'Alexis Pagé qui, en riant aux éclats, remonta sur son pont et tira le câble du radeau, de manière à le faire tenir tout droit au flanc de son bateau, *la Caroline,* en criant : « Francis c'était pour voir si t'es toujours bête pareil. » Grenier, ne pouvant rien faire devant un pareil tour, retourna à terre, encore à la nage, et alla se faire sécher à la porte de l'hôtel Garçon-Charland ; ça été sa dernière évocation de son passé à la lueur, pour lui réconfortante, d'un rayon de soleil à travers un bon verre de rhum ; car il prit un bon petit verre, peut-être un gros et peut-être deux, c'est Joessin qui paya cette fois car Joessin respectait ses égaux.

À quelque temps de là, monsieur le curé et tante Domithilde étant morts, nous nous préparions à quitter le village, notre maison devant être transportée, pour aller habiter une terre achetée d'Eusèbe Dumais, dans le rang de Saint-Henri, à une lieue de l'église. De son côté Francis Grenier, lui s'expatriait pour la seconde et dernière fois, s'en allait demeurer à Lowell, dans l'état de Massachusetts : grand'mère, revenant de l'église, avait échangé, chemin faisant, quelques paroles avec monsieur et madame Grenier qui allaient faire vieillottement le chemin de la Croix.

Le vieux, contre son habitude, avait paru s'émouvoir en regardant, à travers ses lunettes, le cimetière par dessus le mur de gros cailloux. Certes, l'émotion n'était apparue que passagèrement dans la voix et le geste ; et il aurait affirmé que sans se choisir une place bien fixe, il avait toujours cru que sa carcasse, en fin de compte, aurait trouvé profit à se ramollir dans un trou de terre franche, dans ce « cémiquière ». « Mais, sacre-bleu, bedame, on peut pas tout avoir, Sophie Isabelle, puisque j'ai mangé mon pain blanc le premier. » Puis il avait quitté sa femme et ma grand'mère tout de suite, courbé, pliant sur ses jambes qui paraissaient toujours se ramollir comme les ressorts de voiture trop usés. Ma grand'mère ajoutait qu'il avait enlevé son mouchoir à carreaux rouges entre son crâne et son chapeau, pour s'essuyer les yeux en regardant l'église à laquelle il n'avait pas toujours fait sa cour, le père. Regrettait-il son passé tel qu'il fut, ou regrettait-il de ne pouvoir le recommencer moins rustiquement ? Je ne saurais l'affirmer ; mais s'il a pleuré, ce dut être la seule fois de sa vie.

La journée qu'il reçut les derniers sacrements, c'est-à-dire la journée de sa mort, le curé qui le connaissait, voulant le saisir un peu par l'aspect du grand voyage, lui dit :

« Francis Grenier, votre heure est arrivée, le médecin affirme que vous devez vous préparer à la mort, vous confesser, recevoir les saintes huiles, et la communion, puisque, selon le docteur, vous ne passerez pas la nuit. »

Grenier répondit, comme Pierrot : « Graissez, huilez, comme vous voudrez, je n'tire pas d'l'arrière, vous savez, mais votre docteur, j'ai bien connu son père, c'était un beau menteur, et puis lui, faut pas s'y fier, on n'peut pas compter sur sa parole, ensuite c'est bien tant mieux, je n'aime pas les traineries. Ma confession, moi, c'est publique et tout haut que je la ferai en tout cas que ce soit la dernière.

C'eſt assez court : J'ai bu suffisamment dans ma vie, ces dernières années, rien que deux ou trois ripompées par douze mois, exceptée cette année que j'ai pas pu, le goût s'eſt en allé avec l'âge.

Vous, monsieur le curé, vous avez consacré, moi j'ai sacré, pas trop de Jésus ni de Viarge : mais des baptêmes et des torgueux, de quoi remplir l'église de Lanoraie d'une manière assez présentable, j'ai manqué la messe et les vêpres, pas souvent à Lanoraie, parce que j'aimais ça entendre chanter Plante et Charles Robillard. Aussi je dois ajouter en même temps que je me suis battu en Michel Archange, avec ce pauvre Moïse Joessin, plusieurs fois. Eh ! que ça me faisait du bien, lui aussi me disait la même chose. Je n'ai jamais menti, par exemple, je n'ai jamais couru, et je n'ai jamais volé, non plus, pour ça non, j'aimais tant gagner ma vie avec mes deux bras.

Si c'était à recommencer, je recommencerais-ti ? Pareil, oui, pareil ! » « Pas vos mêmes péchés-là, dit le prêtre ? »

« Ah ! sacrebleu, non, pas mes péchés, au moins je ne voudrais pas.

« Mais je voudrais recommencer le calfeutrage et le sciage à la scie de long : tenez, monsieur le curé, quand je disais à Joessin, comme ça : En bois Joess, comme ça, Zangne, Zongne, Zangne, la scie sonnait comme une cloche. On gagnait notre argent, c'étaient des journées d'homme au moins, à cette heure». … L'exhortation du brave curé fut assez brève comprenant qu'après tout, la conscience de cet homme en valait bien une autre.

Dites votre acte de contrition !

« Acte de contrition, mon Dieu, je vous adore, prenez-le s'il vous plaît, par ma faute, par ma faute » … L'intention était bonne, le curé rectifia la formule, puis lui donna la communion.

Grenier s'appliquant encore de son mieux, tira la langue à travers un grand signe de croix, mais la distraction, une malheureuse distraction arriva : « Ah ! Ah ! » grogna-t-il, « ça colle dans le joint » et, il reprit un autre signe de croix, de la main gauche cette fois, comme pour se reposer, la sainte hostie passa avec un peu d'eau, on lui lava le front, les bras retombaient avec le buste sur la couche d'agonie.

La peau était moite, les bras avaient des frissons en se ramollissant. On cru qu'il passait, on lui jeta de l'eau bénite, il lui en tomba sur les pieds. Grenier revint à lui en criant : « Qui est-ce qui me jette de l'eau, sacre-bleu ! d'l'eau dans la bouche, d'l'eau sur la tête et sur les pieds, c'est pas un tour à faire. Je ne suis pas le canard de l'éternité ! » Et au curé qui récitait l'office des mourants : « Vous n'pourriez pas vous mettre un peu plus loin ? Vos latineries, vous savez, ça me tanne. »

Francis Grenier est mort à Lowell, très âgé, après une agonie difficile. Voici ses dernières paroles : « Moïse Joessin, Moïse Joessin ! tu sais, je ne vois plus clair... tu ne me diras plus « fesse Jésus d'cuivre ! quand je te tiendrai les doigts entre mes dents ! »

Son unique petit fils survivant, Johnny Doucet a un grade dans la marine américaine : sa petite fille Élisabeth vit encore à Lowell où Zénon et Tit-nine (Onésine) sont morts. Sa fille s'appelait Orise.

LOUIS DURAND

Voici l'acte d'inhumation d'un homme que j'ai connu lorsqu'il était dans la soixantaine, et moi petit enfant ;

Deux cent soixante quatorzième feuillet

S. 9.

Louis Durand

X le douze

du courant.

J. Ar. M.

> Ce quatorze avril, mil huit cent quatre-vingt-treize, nous soussigné, vicaire, avons inhumé dans le cimetière de cette paroisse le corps de Louis Durand, époux de Léocadie Bonin, décédé à Montréal, X à l'âge de soixante et dix sept ans.
>
> Étaient présents Louis Guilbault, Jules Dupuis, Joseph Vaillant et plusieurs autres : Jules Dupuis et Joseph Vaillant ont signé avec nous, lecture faite.
>
> J. Dupuis, Jos. Vaillant,
> J. Arc Magnan, ptre.

J'aurais voulu commencer par son acte de naissance, mais ce document n'apparaît pas aux registres de la fabrique de Lanoraie.

Mon père m'a dit, autrefois, que Louis Durand était né à Saint-Cuthbert, vers 1815, endroit qu'il quitta tout jeune pour venir habiter notre paroisse, et s'y marier à Léocadie Bonin, on lit Bonin, mais j'ai toujours entendu dire Martin – femme sans grande beauté ; mais reconnue pour son esprit d'une assez rare finesse.

De ce mariage naquirent cinq filles et un fils, celui-ci mort en bas âge.

Si par le mot finesse on désigne une qualité qui permet de jouer avec dextérité dans les conversations, et de découvrir, à son aise des aspects nouveaux, soit aux phrases, soit aux choses, de telle sorte qu'on éveille dans l'âme et sur les lèvres de ceux qui écoutent des mouvements d'irrésistible hilarité, Durand n'avait pas de finesse, bien qu'il eut les qualités d'une intelligence au-dessus de la moyenne, surtout en ce qui regarde la bonté de la vie.

Le mari et la femme s'accordaient parfaitement en tout, bien que doués l'un et l'autre de dons différents.

Dans le cours de leur existence, paisiblement, doucement, en face des misères quotidiennes surgies des quatre saisons, cet homme et cette femme, s'étaient, pour ainsi dire, complétés, équilibrés. L'esprit prime-sautier de madame Durand s'était peu à peu ralenti, et le jugement lent mais sûr de monsieur Durand avait acquis, à la longue, quelques tours plus vifs et plus laconiques dans l'expression de sa pensée. Et s'il ne s'était pas plus facilement et plus complètement assimilé les tournures et les axiomes de sa compagne, et même de sa campagne, ceci était dû plus à son tempérament qu'à sa mémoire, laquelle, d'ailleurs, était excellente.

Il conseillait un jour à Jos. Nadeau, le deuxième voisin qui se donnait à son gendre, – à la fortune du pot – de retarder encore quelques années la donation de sa petite terre « d'en bas », vu que cette terre serait, bien sûr, une garantie utile. Et sa femme d'ajouter : — Oui, cette terre serait un joli petit « porte-respect ». Le mot a fait le tour de la paroisse.

L'un et l'autre étaient démonstratifs, à leur manière, mais sans bruit, dans l'expression de leurs sentiments, elle par de bons mots habiles, et lui, par des mots très simples et toujours polis.

Cet homme a été un des plus grands philosophes de ce monde : il ne s'est jamais fait de bile, ni dans la vie, et je pourrais dire ni dans la mort, prenant son temps pour vivre et prenant aussi son temps pour mourir ; passant 50 ans sur la petite terre qu'il avait lentement défrichée avec l'aide de sa femme, dociles l'un à l'autre, contents tous deux du matin au soir, du soleil du bon dieu et de son tabac, contents l'un et l'autre du sommeil de la nuit, du soir jusqu'au matin. Personne au monde n'était plus heureux non plus, lorsque la bonne récolte du seigle, de l'avoine et des patates était cueillie et mise à l'abri, dans la grange et dans la cave.

Oui, quelque fut le moment ou l'occasion, et bien qu'illettré tout à fait, jamais un mot impoli n'est sorti de sa bouche, cependant que très obstiné dans ses affirmations, et discutant avec des gens qui souvent le malmenaient en paroles, il gardait toujours un calme parfait.

Je crois pourtant qu'il blaguait quelquefois les gens trop indiscrets.

C'était drôle de l'entendre répondre à une bonne vieille curieuse, qui lui demandait pourquoi il gardait l'une de ses deux juments aussi maigre, tandis que l'autre était de bonne apparence. – « Bien, voyez-vous, madame, répliquait-il, la maigre serait trop difficile à tenir dans les guides, et à mon âge la force de mes bras diminue ; je ne veux pas risquer de lui voir prendre l'épouvante en l'engraissant ». Cette pauvre bête, à la vérité, était absolument ruinée.

La jument maigre est morte peu après, mais la bonne est restée bonne toute sa vie, lui rapportant presque tous les ans un beau petit poulain blond qui suivait sa mère, à côté de la voiture, lorsque Louis Durand se rendait à la messe qu'il manquait rarement.

Cette jument, impayable, sous des dehors modestes, était, autant que je me rappelle des meilleures races, pattes fines, crinière longue et nattée par les lutins, près du collier, et le corps court paré d'une tête fine au nez un peu busqué. Elle a vécu trente quatre ans, je crois, et n'est morte encore qu'à la suite d'un accident, dans une rue de Montréal. On dit que Durand était doué d'une mémoire surprenante ; il s'en vantait, il y puisait au besoin, largement, c'était son seul livre ; je devais ajouter que ce livre il l'écrivait aussi avec des pierres : chaque événement important de sa vie était inscrit dans un coin de son champ, au moyen d'un nouveau caillou ajouté au tas déjà accumulé.

Après avoir fumé la pipe avec sa femme, – elle ne fumait peut-être pas plus que lui, mais elle fumait autant – il se rendait le dimanche après-midi à son livre de pierres, je devrais dire à ses livres, puisque chaque période mesurée par lui correspondait à un tas de pierres.

Soit avant, soit après sa visite au champ, il allait saluer mon grand père et toute la famille, qui se trouvait voisine, et chacun faisait ses lois, racontait ses nouvelles et ses histoires drôles, à l'exception de monsieur Durand qui, pour une histoire, ne riait presque jamais, bien qu'il aimât voir rire et s'amuser les autres.

Il écoutait raconter, souriait parfois, mais il se taisait ou parlait de choses sérieuses ou supposées sérieuses. Une seule fois il fit une vraie farce en réponse à une autre drôlerie de monsieur Foisy, de L'Épiphanie : Celui-ci affirmait qu'il avait lui, aussi, un tas de pierres dans son champ, et que le dimanche d'avant il avait été visiter son grain, en compagnie d'un voisin. – « Après avoir causé du beau et du mauvais temps, j'en vins, disait-il, à me souvenir de mon regretté cheval « Ardent », je vous assure qu'il portait bien son nom. Nous avancions, tout en parlant, du tas de pierres où reposait la carcasse blanchie du bon cheval ; je m'écriai, comme en serrant entre mes dents le nom du cheval aimé. Ah ! mon ami Polyte, soit à la charge ou à la course, quand je lui disais : Ardent ! allons-nous-en ! Et vous me croirez si vous voulez, monsieur Durand, mais mon voisin vit encore demandez-lui, en disant « Ardent », les vieux os de ce brave cheval ont grouillé, si bien qu'ils ont fait résonner et dégringoler des pierres « grosses comme ma tête ». À ces mots Durand ôta sa pipe et sa tuque, et dit : « C'eſt-il bien vrai ça, monsieur Foisy » ? – « Puisque je prends la peine de le raconter. »

— « Eh ! je n'ai pas osé jusqu'à aujourd'hui, dire ce qui m'est arrivé, mais, sapré-brûle, à propos d'animaux extraordinaires, j'ai eu une chienne que j'avais choulée après un ours, il y a douze ans, elle s'appelait Piſtole, il était temps, cher monsieur Foisy, cet ours dévorait un de mes cochons ; et je criai, – Pistole, vas-y ! Hélas ! Pistole partit, comme un piſtolet, les larmes m'en viennent aux eux, quand j'pense, elle passa si vite entre la souche de pin et mon four qu'elle se coupa en deux : j'en pleurais, je vous dis, je rapproche ces deux bouts, et les deux bouts se recollent. Seulement, la pauvre bête, qui me regardait avec pitié un inſtant, reprit son élan, mais elle ne courait pas aussi vite qu'avant, les pattes de derrière étaient retournées sur le dos, le corps à l'envers, mal recollé. Demandez à Cadie, si ce n'est pas vrai. »

Et Léocadie de répondre. – « Si c'est l'histoire que tu as préparée hier pour monsieur Foisy, c'est bien vrai que tu as promis de la lui raconter. »

Cet ami de mon grand'père, je puis l'affirmer, a passé une bonne moitié, sinon la majeure partie de sa vie pieds nus, comme les saints gravés sur les images anciennes. On rapporte de lui des prodiges d'endurance. Camille Rondeau m'a affirmé maintes fois qu'après être tombé deux fois dans l'eau à la glace, la glace de la savane s'étant brisée sous ses pas, lorsqu'il s'en allait bûcher au bois, il avait passé toute la journée sans se plaindre un instant, sans même s'impatienter ; et par le grand froid, le midi, en s'approchant pour se chauffer, d'un arbre en feu, une branche pleine de flamme lui tomba dans sa chemise, il ne répondit même pas à celui qui lui demandait ironiquement s'il s'était brûlé.

Durand ne savait ni lire ni écrire ; je me trompe, il lisait un livre, c'était ce livre curieux dont les pages étaient certainement mal reliées, ce livre consistant, je vous l'ai dit, en un tas de pierres accumulées au bout de son champ, il le lisait tous les dimanches de l'été, lorsqu'il faisait beau soleil. Son livre était plus beau que le mien. Il avait cet avantage d'être inédit : comme Rondeau ne voulait pas s'amuser à lire des chapitres de cailloux, Durand amenait parfois avec lui mon grand'père à sa leçon. Mon grand'père le rudoyait en paroles. Durand était toujours poli, et tous deux s'aimaient comme il faut, entre voisins.

Je veux être franc : monsieur Louis Durand avait autant, sinon plus, de plaisir à ne rien faire qu'à travailler ; aussi son bonheur était-il parfait, lorsqu'il avait de la farine dans son grenier, un peu de lard dans la cave et un peu de bois à sa porte. Alors le vent pouvait souffler, la tempête mugir, lui et sa femme n'avaient plus d'inquiétude, l'hiver pouvait durer à sa guise : l'on allumerait et l'on dormirait bien après avoir fait une bonne prière, le soir, à genoux, bien droit ; si des voisins venaient faire la veillée, on y était, mais après la prière bien faite et sans se retourner un seul instant. Monsieur Louis Rondeau a affirmé ce fait souvent devant moi. Après la prière on causait autant qu'on le voulait, autant qu'on le pouvait, et l'on veillait souvent assez tard.

Nul en ce monde, je l'ai dit, ne savait mieux endurer la misère causée par les intempéries des saisons, la chaleur ou le froid n'avait que bien peu de prise sur le tempérament du vieil homme.

Louis Durand et sa femme ont été deux grands philosophes, et j'en donne les raisons principales. Il doit y avoir à l'heure actuelle, à Lanoraie, cent personnes au moins qui ont connu Louis Durand, du rang de Saint-Henri, ce grand vieillard toussoteux, à la tignasse de cheveux absolonesque, coupée en balai ; figure pâle, remarquable par sa bouche aux lèvres épaisses, pommettes des joues saillantes, un nez, d'aigle, les yeux bruns foncés lançant quelques lueurs jaunes, mais d'une grande douceur : portant à sa mode un collier de barbe à peine grisonnante, même dans ses dernières années. Cet homme était l'ennemi du blanc, on eut dit que l'idée persistante de sa vie contre la blancheur procédait de tout son être, et que les quelques brins des cheveux ou de barbe, même à sa mort, qui voulaient blanchir n'étaient que gris, et ces poils gris ne dataient que de 1888, année de la mort de sa femme. Sur les cent personnes qui l'ont connu et qui vivent encore, pas une n'a entendu monsieur ni madame Durand se plaindre, à aucun moment de leur vie, et dieu sait si leur vie en fut une de fortune. Une fois le grand vent d'automne enleva la couverture de leur maison, une autre fois la grêle brisa leurs vitres, jamais une pièce d'or n'a escaladé leurs fenêtres. Et lui et elle, toujours contents, fumaient lentement et avec délices, chacun une bonne pipée de tabac, avant d'aller ramasser la laine et le lin emportés par le vent, le long des clôtures ; encore en abandonnèrent-ils un peu qu'un vent contraire ramenait le lendemain soir dans leur jardin, sous la haie de cassis. Jamais un mot d'humeur mauvaise n'est sorti de leur bouche contre les mauvaises récoltes, ou les intempéries des saisons ; loin de là, s'il faisait grand froid ou une chaleur tropicale, ces braves gens semblaient plus satisfaits que de coutume : c'était une occasion de repos, et s'il leur fallait sortir absolument, leurs paroles étaient encourageantes. Ça ne devait pas durer une telle pluie ou une telle tempête de neige, et d'un coup sortis la porte, ça n'était déjà pas si dur.

Un dimanche de fin janvier, par un froid à geler les paroles les plus rudes sorties des bouches les mieux douées, et les plus chaleureuses, Louis Durand étant revenu de la messe, – jamais il ne manquait la messe – ayant dételé sa jument blonde-café, et pris quelque bouchées, peu nombreuses, sa frugalité était proverbiale, vint, selon sa coutume, chez mon grand'père où tout le monde se plaignait amèrement de cette température de chien ; contre son habitude mon grand'père avait fouetté sa jument pour ne pas mourir, et les autres avaient trouvé ça aussi dur ; on s'était gelé, qui une oreille, qui un doigt et tout le monde avait l’onglée.

« Saprégué », dit Durand, « j’ai déjà vu pire, je ne trouve pas ça si effrayant. »

On protesta : lui Durand, il était toujours de travers, quand on disait noir il disait blanc et vice-versa.

« Et je vous dis » continua-t-il, que « je suis allé à la messe nu pieds dans mes bottes, après tout je ne suis pas mort, ni mourant. »

Mon grand père, malgré toute son amitié pour son vieil ami, perdit patience et lui répondit sec : « — Durand tu mens. »

Durand, toujours poli, sans s’émouvoir et sans hausser le ton répliqua ;

— « François-Xavier, il y a longtemps que vous me contredisez, et vous n’avez pas l’air de me croire quand je parle, cette fois je vais vous prouver ma parole. » Il enlevait ses bottes tout de suite, et il n’avait pas de bas, « ni rien ».

Le fait est qu’on voyait Durant toujours nu-pieds du mois d’avril jusqu’en novembre, dans les mois les plus rigoureux il portait ses bottes ou ses souliers de bœuf simplement.

Il n’y avait chez cet homme aucune idée de complication, tout y était au plus grand naturel.

Ses sources de revenu n’étaient pas nombreuses ;

Il avait pris sa terre en bois debout, elle ne lui coûtait qu’un travail lent ; il y gardait une vache, quelques poules, trois moutons, et sa fameuse et unique jument à crinière nattée par les lutins, sans apparence, bonne comme du pain, douce et docile, et lui rapportant un beau petit poulain chaque année, poulain qu'il vendait tout jeune, avant l'âge « coûteux, » avec quelques voyages de bois, c'était toujours assez d'argent : un petit goret était aussi bien utile, on le saignait avant Noël. Cadie (Léocadie) faisait quelques chemises de la laine des trois moutons, et aussi de la toile du lin récolté. Du seigle, de l'avoine des patates, juste ce qu'il en fallait, et il n'en fallait pas beaucoup. Mais du tabac, oui, du tabac, par exemple assez pour se rassasier. Et la vie de Louis Durand et sa femme était belle, belle de cette beauté paisible et douce à faire se plaindre un roi qui se serait cru heureux jusque-là.

Et l'on ne désirait pas même le printemps si désiré de tous, non, on prenait l'hiver avec le seul espoir d'hiverner.

Et s'il manquait quelque chose – et il en manquait parfois – que pensez-vous qu'on fit ?

La réponse était dans les faits et non dans les paroles ; s'il manquait quelque chose, Eh ! bien, on s'en passait, tout simplement.

L'ultime ressource était dans la vente, au village, de quelques voyages de bois à quarante sous chacun. Je vous assure que le bois était bûché lentement, et charroyé de même.

La jument qui le transportait n'était pas menée durement, aussi a-t-elle vécu trente-quatre ans bien sonnés ; elle se serait d'ailleurs rendue à un âge plus avancé, s'il ne lui était arrivé de tomber dans une rue glissante de Montréal.

Car l'un et l'autre, le maître et sa bête, après la mort de madame Durand, étaient, sur la fin, devenus citadins.

Oui, Louis Durand était devenu Montréalais, et il trouvait la ville de Montréal si belle et si grande, qu'il était fier de la contempler plusieurs fois le jour. Il demeurait chez son gendre et sa fille, monsieur et madame Vaillant, rue Maisonneuve. Depuis sa tendre enfance jusqu'à son extrême vieillesse il était sûr que chaque jour que le ciel lui accordait était le plus beau de tous. Sans doute, il n'oubliait pas les absents ; sa vieille n'était plus là pour « l'aider à fumer. » mais il fumait, lui, une pipée de plus pour celle dont l'âme devait être de plus en plus contente, puisque, dans l'autre monde, comme sur la terre, on devrait de mieux en mieux comprendre son bonheur. Les morts avaient leur part de ses pensées et de ses prières. Et les vivants, non plus, ses anciens voisins, il ne les oubliait pas : c'était donc que sa vie avait été bonne parmi eux et par eux, puisque sur ses vieux jours, il mangeait du pain blanc, oui, du bon pain, bien blanc et bien cuit qui gardait, dans sa bonne senteur, comme un souvenir, une évocation des parfums des épinettes et des sapins du bord de sa belle savane, « laquelle était restée là-bas, comme de raison, à Saint-Henri, au bord du petit coteau, où le tas de pierres marquait l'histoire de sa vie, son livre de pierres. »

Et Louis Durand marchait par les rues de la grande cité, et c'était pour lui des enchantements, des merveilles sans nombre, la rue Sherbrooke, la rue Notre-Dame, le port plein d'eau et de beaux bâtiments, la place Jacques-Cartier, le palais de Justice, l'Hôtel de Ville, et la chose la plus fabuleuse pour lui ce fut la cathédrale de monseigneur Bourget. Ô ! cette bâtisse-là avait ses préférences, non qu'il s'exprima à son sujet avec engouement ; non, il parlait toujours lentement et sans répétitions inutiles, mais tout le monde qui le voyait ressentait bien que ce vieillard était heureux, sans oublier son passé, sans oublier ses amis, ses anciens voisins. Il les nommait souvent, après ses marches par la ville.

Ah ! il n'avait pas besoin de lunettes pour tout voir. Il disait que les gens étaient bien riches en nommant des voisins, des deuxièmes voisins, des journaliers de la rue Maisonneuve ou des rues Panet et Plessis. On avait beau lui affirmer que non, c'étaient des pauvres, leur femme lavait des fois pour les autres.

Alors par délicatesse, il ne nommait plus personne, mais il affirmait qu'il croyait que tous les journaliers devaient être bien riches, puisqu'il les voyait souvent entrer dans les « cantines » où les verres se paient par « des cinq sous à la fois. »

Louis Durand n'a jamais de sa vie dépenser un seul centin pour un verre de boisson. Il affirmait y avoir goûté une fois, et que c'était si mauvais, que quand même on lui eût payé vingt-cinq sous à la fois, pour chaque verre, par lui pris, il eût « préféré rester pauvre. » Plutôt que de boire, il eût mieux aimé ne pas manger ; « Car, disait-il, mourir pour mourir, je crois qu'il vaut mieux mourir de faim que de mourir de boisson. »

En 1801, au retour de mon premier voyage de navigation fait à Montréal, ma famille et des voisins s'informèrent de ce que j'avais vu en ville, ou en arrivant dans le port. J'ai répondu la vérité : J'avais vu Louis Durand appuyé sur un garde-fou sur le haut du rempart. Il contemplait le fleuve : le temps était beau, et Durand avait l'air heureux.

Mon père me dit : – « Es-tu bien sûr que c'est Durand que tu as vu ? »

C'était un truc de mon père qui m'accoutumait à observer les signes distinctifs des personnes ou des choses que je prétendais avoir remarquées. Je n'eus aucune misère à donner la description demandée : Il était chaussé de grosses bottes au coup-de-pied uni, dont les jambes (les tiges) remontaient sous les jambes du pantalon, lequel pantalon était d'étoffe brune noire du pays, étoffe faite de la laine ancienne, non teinte, telle qu'elle avait dû être tondue sur le dos de ses bêtes.

Tête forte sous une épaisse et rude chevelure. Il fumait avec une pipe toute en bois, Olivier Champagne dit : « C'est ça. »

Gilet carré, de même tissu que le pantalon. Chemises de flanelle à laquelle était accroché un faux-col blanc.

Un éclat de rire accueillit ma dernière affirmation ; puis l'on se récria : Louis Durand n'avait jamais porté, ne portait, et ne porterait jamais de col blanc.

Eh, bien, oui, Durand était un philosophe, il n'entrait dans sa tête aucune idée de caprice ; il s'accommodait de tout, était content de tout. Il n'avait jamais porté de col blanc, en campagne c'était vrai, mais en ville, vu les circonstances, pour faire plaisir à sa fille peut-être, il portait un col blanc.

Je confondis ceux qui ne voulaient pas me croire en affirmant qu'il m'avait parlé, comme ça :

« Vous venez de Lanoraie vous aussi, monsieur, comme le capitaine Laventure ? »

« Oui, monsieur Durand, de Lanoraie. »

« Vous me reconnaissez ?

Bien oui, vous êtes monsieur Durand, moi je suis le garçon de Louis Doucet, de Saint-Henri d'où vous venez. »

« Ah ! bon. Saprégué, » avait-il prononcé, avec lenteur. Et vraiment, le vieux s'était ému ; après s'être informé de ma famille, il s'était informé de sa terre, était-elle bien, elle aussi. « Ma maison ? ma grange ? le puits ? Ah ! petit. Ah ! petit. Il n'y a pas longtemps que tu es venu au monde, c'est comme si c'était hier la veille de la Toussaint, ton grand'père vivait et nous étions voisins. Tu sais, c'est beau en ville, mais c'est beau à Saint-Henri, c'est bien beau. Ah ! Saprégué ! ici je suis bien, j'ai encore ma jument, je la flatte et je lui parle tous les matins. Ah ! Saprégué ! Je lui parle de tout ça, du temps passé. »

Enfin il n'y avait plus de doute, Louis Durand s'accommodait de tout ; après soixante-quinze ans de vie à la campagne il était évident qu'il se plaisait en ville. Les chemises de flanelle du pays qu'il avait toujours portées, il ne les méprisait pas, mais les faux-cols citadins lui allaient à merveille : cet homme toujours content avait une philosophie bien à lui.

Notre dernière conversation n'avait pas été bien longue. Après s'être informé lentement si la santé de son monde du rang de Saint-Henri était bonne, il me dit :

— As-tu étendu des collets à lièvre et à perdrix l'automne dernière ?

— Oui.

— Alors tu as visité la savane et le bord du coteau chez-nous, entre chez Joe Nadeau et Louis Baptissette (Rondeau) ?

As-tu vu si mon livre était encore là, sur la dernière pièce labourable, à droite en montant ?

Je ne comprenais plus rien, croyant toujours que monsieur Durand ne savait pas lire. Ensuite un livre dans un champ était une nouveauté.

Oui, continua-t-il, satisfait de mon étonnement, oui, j'ai fait un livre de pierres, au bout de ma terre, le tas de roches que tu as vu, c'est ça mon livre, c'est un petit mémoire de ma façon. Cette écriture-là a toujours été pour moi la plus facile, l'autre je ne la connais point.

Puis elle s'efface vite, tandis qu'un bon caillou, ça dure longtemps.

Puis changeant de propos, « Aimes-tu ça travailler sur ton bateau ? Tu es jeune, si tu navigues toute la vie et que tu vives vieux, c'est dur à la longue ; une bonne habitude c'est de s'accoutumer à bien prendre son ouvrage ; quand on sait s'y prendre, tout est à moitié plus faisable. On peut apprendre jusqu'à la manière de vieillir. À cette heure mon garçon, j'étudie ma leçon pour bien mourir. L'automne prochaine, j'irai rentrer ma décision dans mon livre du bord de la savane. »

« Ah ! un petit caillou de rien, planté tout droit, du côté du soleil couchant, ça sera assez. »

Avait-il appris de lui-même cette manière sereine d'envisager cette chose sérieuse qu'est la mort, ou la tenait- il de sa femme défunte avant lui depuis quelques années, elle qui passait pour avoir l'esprit si développé, ou l'idée leur était-t-elle venue à tous deux, en même temps, au coin du feu, en fumant une bonne pipée ? Je ne saurais le dire : toujours est-il qu'il était de tradition dans la famille de

Louis Durand de prendre le temps nécessaire aux préparatifs de la fin.

La dernière pensée que monsieur Durand m'avait exprimée lors de notre conversation à Montréal était que la navigation est et sera toujours un métier dur, mais qu'en cela, comme en autre chose. le principal était de savoir bien prendre son ouvrage. Presque tous les ouvrages sur la terre se ressemblent par bien des côtés, la charrue vaut autant que la plume d'un notaire, il s'agit de s'en servir plus lentement et avec patience ; le laboureur vit aussi vieux que l'homme de loi, et le navigateur d'eau douce, quand il sait le moindrement nager, dans un naufrage, peut sauver sa vie assez souvent, il faut savoir le tour de vivre et de lutter à temps : lui, il avait déjà 76 ans, et il trouvait, pour sa part, qu'il était aussi facile de gagner sa subsistance en ville qu'à la campagne. C'est vrai, un pain fait autant de bien à l'estomac quand on le mange dans les parages de la rue Maisonneuve, à Montréal, que si on le mange dans le rang de Saint-Henri de Lanoraie, quand on le mange seul, ou avec du bon monde qui vous veut rien que des bonnes choses.

« Tiens, mon homme, tu me croiras si tu veux, mais je me trouve comme à l'âge de vingt ans. Je demeure toujours chez ma fille et mon gendre, ma fille est restée ce qu'elle était toute petite, elle est bonne, mon gendre est bon aussi.

Et je cours ma chance de vivre encore longtemps, j'ai la même chance de vivre que si je retombais à vingt ans : il y a des personnes de vingt ans qui mourront à vingt-et-un, et moi je puis me rendre à 78, ça me fait encore long si je compte ça en semaines on en jours. Je te dis que le soleil est beau par ici, je ne te mens pas, je crois qu'il est aussi beau qu'à Saint-Henri, et l'hiver n'est pas plus froid qu'ailleurs, ensuite les poêles sont bons, de première classe, et le bois arrive tout coupé, tout fendu, on n'a qu'à chauffer, c'est une vie de roi que je passe ici, avec du tabac, j'ai beaucoup de tabac, j'en ai de reste depuis que je suis seul pour fumer. J'ai toujours resté sur ma terre de là-bas, il est vrai, mais je t'assure que je trouve ça beau la navigation, par exemple, si je naviguais je ne me ferais pas mourir à travailler, j'aimerais mieux gagner moins cher et travailler moins fort.

Oui, c'est beau glisser sur la grand'rivière, les voiles au vent, par un bon vent qui ne menace pas trop notre bateau et le gréement.

C'est beau quand le vent lui aussi sait prendre son temps et son ouvrage : je comprends qu'il ne peut pas toujours faire beau temps, mais on est bien aise aussi quand la tempête nous attaque de pouvoir nous mettre à l'abri dans les îles, par exemple, ou le long des quais, là où on peut fumer. »

Un an et demi après notre rencontre dans le port de Montréal, l'homme rare, toujours satisfait de plus en plus de la vie, faisait une dernière visite à la maison qu'il avait bâtie il y avait près de soixante ans, jamais réparée depuis ; mais on eût dit qu'en cela, elle ressemblait à son bon maître, la patience était son lot humble et austère, elle résistait, résistait, aux vents aux saisons avec certaine joie : chaque printemps lui souriait de bon cœur en faisant refleurir, tout près de la fenêtre du nord-est, la jolie talle de cassis toujours droite, elle s'enfonçait d'aplomb dans la terre, elle s'agriffait au sol avec la fidélité des braves mains qui l'avait élevée jadis. Les saluts de retour comme les adieux du départ du maître ne furent pas longs ; la porte et la fenêtre grandes ouvertes, le soleil de ce matin de fin septembre emplit le vieux foyer comme d'une lumière toute neuve ; Durand, instinctivement, alla se frotter les doigts en face de la pauvre cheminée éteinte ; la brise d'automne s'y engouffrant, comme souffle du passé mort et froid, rappela au vieillard qu'il n'y avait plus de feu : les maisons comme les cœurs ne se réchauffant pas dans l'abandon.

Un faisceau de trois allumettes éclaire la cave vide et toute noire comme un gouffre ; au grenier, un vieux râteau reposait couché sur les entraits ; rendu dans sa chambre, la plus éloignée du chemin, Durand éteignit vivement sa pipe, comme s'il se fut cru obligé de ne pas fumer où Léocadie, défunte depuis six ans, ne fumerait plus, et décrocha l'unique petite image qui pendait au mur, – c'était bien sa dernière visite – et, comme pour ne pas se laisser emporter dans des pensées de regret, il referma bientôt porte et fenêtre avec précaution et lenteur, en disant : « il faut savoir le tour de prendre son ouvrage. » Un seau emprunté chez Camille le fils de Louis Rondeau, lui servit à vider l'eau du puits, à l'aide d'un crochet de cèdre retrouvé sur la clôture du jardin.

À la grange, il posa, en pesant, les mains sur les mancherons de sa vieille charrue, puis il gagna le bout du champ, au bord du bois prochain où son livre, unique livre de cailloux, écrit par celui qui ne sut jamais écrire – et le livre, le tas de pierres était bien là, à moitié effacé sous des herbes mourantes ; il les comptait les recomptait, et chaque chiffre comportait des mots explicatifs. Camille Rondeau l'entendit qui disait : « Ce coin-là c'est le chapitre des premières années ; un, deux, trois, quatre, cinq, six et sept. Oui, c'est ça, mais il y en a d'enterrées des pierres et du monde aussi ; Sept : mort d'Élise ; six : mort de François-Xavier, cinq : mort de mon pauv' petit garçon, je n'avais que lui ; quatre : l'arrivée de monsieur le curé Loranger ; trois, qu'est-ce que c'est donc ? Ah ! comme il a de l'herbe partout ! oui, c'est ça : c'est l'automne du grand vent qui emporta la couverture de not' maison : deux : naissance de Laphine (Joséphine) ; Un : not' mariage et la terre neuve : Ce coin-ci, c'est le coin des bonnes récoltes ; et des bonnes années, il y en a, il y en a, c'est toutes des bonnes années, une, une, une, une, ah ! comme les herbes me cachent ça ! je vais recompter la page des mauvaises années : c'est pourtant pas ce tas-là : il y en a trop, je me trompe c'est toutes des bonnes années. Tiens, celle-là c'est la mort de ma femme. Mon Dieu je ne sais plus lire, je ne sais plus lire comme avant, il me faudrait des lunettes comme Cadie. » Il se tourna du côté de la maison, et voulut crier, mais la voix ne portait pas, la gorge était comme enrouée, elle se serrait : enfin il articula doucement : « Cadie, Cadie, viens donc je ne peux pas lire tout seul ! »

Et de son vieux poing mal fermé il essuya ses yeux rougis, en ajoutant tout de suite : « Non, c'est le vent et c'est le sable. »

Il voulut se rendre jusque sur « l'aut' coteau » et prit le chemin qu'il s'était autrefois, ô, bien autrefois, tracé à travers la savane, mais des repousses et de grandes tignasses de fougère lui montaient jusqu'aux hanches, il se découragea et rebroussa chemin, en brisant un tout petit rameau de cèdre qu'il éleva audessus de sa tête, comme pour saluer la terre qu'il ne devrait plus revoir, se retourna et marcha à pas pesant jusqu'à son puits dont il but un peu d'eau, en disant : « c'est un verre de bonne boisson, la meilleure du monde, bien sûr, il me revient à une piastre, – le prix de son voyage, aller et retour en bateau, de Lanoraie à Montréal – c'est vrai, mais que de bien il fait à ma santé. »

Ensuite il enleva son gilet et alla le secouer sur le seuil de sa porte où il fit une courte prière de son invention : « Mon dieu, je vous remercie de la vie. J'ai compté mes pierres que votre beau soleil a réchauffées et que la neige a bien des fois refroidies. Moi aussi je suis une pierre, une pierre qui parle, mais qui ne pleure pas, parce que tout ce que vous m'avez fait, c'était du bien et de la bonté. Il y a soixante-cinq ans que vous m'avez donné cette terre-là, je vous la redonne, ma grange aussi, ma maison aussi, mon tas de pierres aussi. »

Louis Durand fit le signe de la croix, reporta le seau à Rondeau, sans se retourner une seule fois vers sa terre qu'il donnait à dieu, mais on le vit qui enfonçait, tant qu'il pouvait, son grand chapeau mou sur son énorme chevelure plate, coupée en balai.

Durand n'avait pas eu trop de toute sa journée pour revoir comme il faut sa terre ; un seul morceau de pain, qu'il avait enveloppé dans un coin de gazette, avait suffi à le nourrir simplement avec son verre d'eau.

« Quoi, disait-il, du pain blanc ; mais avec du pain blanc, si ma fille voulait m'écouter, je ne mangerais jamais de viande, ni beurre avec ça, c'est trop bon, c'est bon comme le jour. »

Il s’arrêta chez nous en repassant. Le soleil déclinait, et des troupeaux de corbeaux, tournoyaient en croassant, connue pour préparer leur départ vers un autre pays.

Durand dit : « J’en reconnais plusieurs, je les ai vus là-bas. » Il s’arrêta sans ajouter : « Sur ma terre. » Il changea d’à-propos, parla de la grande ville qu’il trouvait toujours si belle et si bonne.

Dans le cours de la conversation il en vint à affirmer que l’Hôtel de ville et le Palais de Justice de Montréal étaient en face l’un de l’autre, tandis que mon oncle, l’ouvrier, était sûr que ces deux bâtisses sont l’une à côté de l’autre.

La discussion fut longue sur ce sujet.

Chose singulière on peut affirmer qu’ils avaient raison tous les deux.

L’année suivante, l’homme frugal et à grande mémoire revenait à Lanoraie, conne il l’avait promis en se séparant de ma grand’mère et de toute la famille ; « Je reviendrai, mais je ne pourrai plus discuter comme aujourd’hui. »

Louis Durand, l’année suivante, revenait à Lanoraie dans sa tombe.

La maladie n’avait pas été longue. Vers les trois heures il se plaignit à sa fille que sa pipe ne voulait plus fumer, que c’était pour lui signe de quelque chose de peu ordinaire. Il souriait en penchant la tête du côté gauche : « Je vais y aller encore ? »

— « Où, allez voulez-vous aller ? » lui dit sa fille.

— « À Lanoraie. »

— « Vous n’attendrez pas que les bateaux marchent ? »

— « Ce n’est pas nécessaire absolument, il me semble. »

Il se coucha lentement par terre.

Vous êtes malade, lui dit sa fille : elle lui parla du prêtre, il répondit qu’il avait fait ses Pâques, ses pauvres bras mourants s’étendaient en croix.

Carmelice, dit-il : – « À Lanoraie, – un libéra – bonne place, – cimetière – après demain, – bonjour. »

Carmelice, du tempérament de son père, ne s’excita pas, elle s’agenouilla, souleva la tête du mourant et l’embrassa tendrement ; elle l’entendit encore : – « Faut savoir prendre son ouvrage. »

À ce moment monseigneur Fabre qui passait, entendant qu’un homme se mourait, entra chez monsieur Vaillant et donna sa bénédiction à ce brave Louis Durand « qui partait pour Lanoraie. »

Un petit fils du mourant, enfant à cheveux plats et châtains, joignit ses petites mains et dit : « Jésus, guérissez grand’pépère ». Alors Louis Durand sourit pour la dernière fois, et rendit l’âme, l’une des plus belles venues sur cette terre, et qui se consolait « avec de la fumée. »

Le plus optimiste, le plus individualiste l’homme qui avait le moins touché d’argent dans sa vie, qui avait usé le moins de choses terrestres, y compris les souliers, le tabac excepté, le Diogène canadien, mais poli, plein de bonté, qui n’a jamais vu ni connu le mal, un saint homme enfin était mort comme il avait vécu, en souriant à l’inconnu, comme on sourit à sa mère et à l’espoir, le 12 avril 1893, Louis Durand a passé dans ce monde sans rien lui demander, ne prenant de la vie que le strict plaisir de vivre, ne recevant de la mort que la satisfaction de mourir, n’ayant en partage aucune qualité extérieure dont il put tirer un avantage spécial, aucune circonstances ne l’ayant favorisé ; ayant subi les désavantages de l’existence ordinaire des humains, sans une seule chance gratuite qu’accorde parfois un destin gentil.

Louis Durand a passé en ne puisant sa force, sa bonté, sa politesse, sa patience, sa charité d’optimisme, qu’en sa grande âme qui s’amusa toujours à ne lire que le bien de la création, sans maugréer contre la mauvaise température. Cet homme n’a jamais ri, rarement souri des lèvres, mais il avait en lui un sourire éternel : sans faire de compliments à ses semblables, il n’exprima jamais de reproches, jamais il ne porta le blâme en ses jugements.

Cet homme n’a jamais crié, ni chanté ; je crois qu’il aurait chanté s’il l’eût su, pour faire plaisir à ses amis ; on eût dit qu’il avait parié avec lui-même de ne montrer aucune vertu spéciale, si ce n’est l’endurance ; cet homme était parfait, il fut bon, sans jamais être de sa vie, pas un seul instant, mordu de la fureur du bien : il n’a jamais fait de mal à qui que ce soit, et chose unique et grandiose que je sache, le bien qu’il a fait est le produit très pur du bon exemple.

Louis Durand, merci ; je t’aime aussi bien dans ta tombe que dans ta vie ; il me reste à m’efforcer d’imiter ta bonté : ma carrière sera bien remplie si je puis habituer ma pauvre âme au sourire intérieur. Alors comme toi, je contemplerai les lutteurs de la vie sans lutter, j’écouterai les pharisiens qui se glorifient sans me glorifier, les humbles de cœur seront mes amis, je prierai tout bas parmi ceux qui crieront très fort leurs prières, je serai petit parmi les grands, et je mourrai sans regrets, si j'ai vécu comme toi, toi le plus sobre parmi les sobres, le plus humain, sans le faire voir, parmi les plus humains, toi qui n'étais point fou et qui trouvais l'humanité pleine d'esprit.

Ah ! tu dors, tu te reposes après avoir souri à toutes les poussières de l'avenir avec ton seul sourire intérieur, je te dois de te porter respect !

Ô vous, monsieur Durand, vous qui êtes au ciel choisi pour les âmes douces et polies, vous devez être dans le coin propice aux conversations paisibles et cordiales, du côté des remparts aux pentes unies, qui n'ont jamais été escaladés par les violents et les agressifs, daignez vous souvenir de moi, si dieu vous a déjà accordé le passeport de la sanctification et de la pension de retraite éternelle, souvenez-vous de moi, vous qui m'avez souhaité de vivre longuement, à titre de petit nouveau voisin, vers l'heure de ma naissance. Je sais bien que je vous ai mal suivi jusqu'à ce jour, ayant vêtu mon cœur, mon pauvre cœur, souvent, de sac et d'corde ; mais vous qu'on essayait de ridiculiser parfois durant votre vie, votre position aujourd'hui doit s'être améliorée, dites donc un mot pour moi, quand le maître passera près de vous, et je serai guéri des pluies et des rhumes d'automne, en attendant d'être guéri de la douceur de vivre et même du songe tenace de mourir !

ÉPITAPHE

Ci-gît Durand, de Saint-Henri.
Mort en mil-huit-cent-quatre-vingt-treize.

Un mardi, le douze d’avril,
Un siècle après l’œuvre française.
Cet homme eut vécu sous les rois.
Qu’il n’en n’aurait pas pris de peine ;
Lui qui dissipait ses émois
Aux clartés d’une âme sereine.
Il se disait ami de Job.
Il le vantait pour sa souffrance :
Frugal en tout, jamais Jacob.
Pour un plat, n’eut eu, par lui, de chance.
Il aimait le monde et les cieux.
Il aimait la mort et la vie ;
Il trouvait tout délicieux,
N’ayant jamais connu l’envie
Il mourut fier d’avoir vécu,
Ayant vécu plein de constance,
La mort ne peut l’avoir vaincu.
C’était pour lui la délivrance.
Il garda le peu qu’il avait,
Jamais on ne lui fit l’aumône :
Son plus grand bien il le rêvait.
Il était homme entre les hommes ;
L’homme qui s’accoutume à tout,
Pourvu que tout soit politesse.
Fut enterré dans un grand trou,
Lui qui bravait la nuit épaisse.
On releva tous les tombeaux.
Vingt-ans après sa sépulture :
Il resta seul dans son repos.
Bravant encore l’aube future !
Bon père, bon époux chrétien.
Il dort sans peur de la revise
Du dernier jugement ; il tient
Le ciel dans sa constance admise.
Durand, l’homme aux cheveux épais,
Bien digne qu’on le canonise,

Vécut sans crainte et sans regrets.
À nul ne fit mal, ni traîtrise.
Ci-gît Durand, ci-gît son corps.
Il fut l'ami de mon grand'père :
Depuis longtemps tous deux sont morts.
Que la terre leur soit légère !
Quand à leur âme elle eſt au ciel,
Avec d'autres âmes pareilles
Qui n'ont jamais versé le fiel
Contre le prochain, dans leurs veilles.
Ci-gît Durand, humble en son trou,
Dans son tombeau, comme sur terre,
Il souriait au dernier coup.
Dans l'agonie et la prière.
Il doit sourire encore un peu
Dans sa récompense éternelle :
Il aima tant ce beau ciel bleu
Qu'il nommait « rinceur de prunelles. »
« J'aime à visiter mes amis »
Disait-il « qu'il pleuve ou qu'il vente. »
Ici-bas comme en paradis,
Son âme fut toujours contente.
Il priait souvent le bon dieu,
En suivant le chemin de ligue :
Il doit prier encor, s'il peut,
Pour « Saint-Henri » dont il eſt digne.
Il doit visiter Louis Rondeau.
Et ses voisins de gauche et droite :
Xavier Doucet et Jos. Nadeau,
Fidèle aux amitiés étroites.
Ci-gît Durand, « l'homme aux cailloux »
Dont il écrivait son hiſtoire :
Roche ici, caillou là, partout
Afin d'aider à sa mémoire :
C'était son livre et son passé
Écrit au bord de la savane ;

Malgré maint chapitre effacé,
Au moins, son souvenir y plane.
Ci-gît Durand, dans son trou noir,
Mais son corps seul eſt en poussière ;
Lui qui ne vivait que d’eſpoir
À son âme dans la lumière !
Elle y voltige, sans ennui,
À travers l’immensité fine,
Au delà du jour et des nuits.
Au delà des « roches divines. »
Durand médite comme aux jours
De ses rêves sur la planète ;
Il aime ses nouveaux séjours,
On l’y connaît, puis on le fête ;
Mais il se souvient bien du temps
Qu’il marchait pieds nus sur la neige ;
Plus d’hiver, voilà son printemps,
Durand suit le divin cortège.
Cortèges d’anges et d’élus
Parmi toute vision belle,
Où l’on aime de plus en plus,
Dans une harmonie immortelle !
Visions des horizons grands,
Visions et béatitudes
Sont le partage de Durand,
L’ancien Durand des solitudes !

LE CHEMIN DE LIGNE

De l’église au « cordon » de Saint-Henri, le chemin de ligne de Lanoraie a une longueur d’une lieue et douze arpents.

Avant l’invention des automobiles, je crois pouvoir affirmer qu’il n’y a eu que deux hommes qui ont connu ce chemin mieux que moi, soit Louis Durand et le postillon, celui-ci parce qu'il y passe quotidiennement, Louis Durand parce qu'il le remarquait à sa manière, mettant les arbres plus beaux d'un jour à l'autre, hiver comme été, il s'y promenait en pensée ou corporellement et même des deux façons à la fois, et moi parce que je l'ai aimé et étudié : je pourrais aller mourir en Chine ou au Japon, après y avoir demeuré quarante ans, que je posséderais encore dans ma tête la description de mon... « Chemin de ligne ». D'abord mon grand'père paternel possédait un terrain et sa maison qu'il a cédés à bon compte afin d'y bâtir la seconde église, le long du dit chemin, la maison voisine avait été construite et appartenait au vieux Laliberté, père de Francis, plus tard cette maison fut cédée à Pierre Delisle, dit Lazette : le troisième, voisin toujours à gauche, était mon grand oncle Pierre Doucet d'où le petit coteau qui suit, aux grands pins, tint longtemps son nom, ensuite, par ordre, la Fresnière, la Terre-Noire, au « Grand Fossé », le petit Bois de la Fabrique, la Grand'Pinière, la Côte, la Savane de la rivière Saint-Jean, et la rivière Saint-Jean elle-même, la petite Pinière, le Ruisseau-noir, les deux-Côtes, la Savane-Ponteuse, le Coteau de Saint-Henri et, enfin, le Cordon de Saint-Henri : si je me reprends en comptant à ma droite, en nommant les propriétaires anciens, j'ai : la terre d'Antoine Caisse dit Maguelle, de laquelle les terrains suivants ont été concédés : notaire T. D. Latour, Tit Zomme Desrosiers, Jean Chaussé, Basile Desrosiers, Zotique Goulet, Louis Quintal, Moïse Prud'homme, Picard (du coin), Alfred McKercher, la petite maison de ma tante Domithilde, Gibert Hervieux, dit Barthel, Joseph Stynk, Edmond Lippé, ancien bedeau, veuve Édouard Champagne, Charles

Frédéric, (Faust) Pierre Mondor, Corbeau Perreault, Baptiste Frédéric (père de Charles), Cyprien Côté, Joseph Delisle, Pierre Nadeau, Joseph Vadenais, Garçon Vadenais, Camille Doucet, Alex Rondeau, et plus récemment construite, dernière du village, la maison de Dame veuve Cléophas Brazeau, et la terre de Maguelle se continuait jusqu'à la rivière Saint-Jean, ensuite Pierre Lachapelle, puis Jonas Coutin. Le chemin de ligne longe le nouveau cimetière comme il longeait l'ancien ; mais le nouveau a remonté le petit coteau de Pierre Doucet : ombragé de grands pins, ce nouveau dortoir de nos absents, semble sympathique aux nouveaux venus par son grand silence, son bon sable et la paix promise ou symbolisée par les vieux arbres d'où s'échappent, à intervalle éloigné, la prière nasillarde de quelques rares mais fidèles corneilles. Sans trop m'attarder dans des descriptions superflues ou l'historique du passé, il me tente de refaire encore une fois mon chemin afin d'en donner bénévolement une idée d'ensemble plus complète, ayant avoué déjà que les noms donnés précédemment étaient les plus anciens, à ma connaissance.

La Fresnière ou Petite Fresnière n'existe plus, les fresnes et les autres arbres ayant été abattus du temps de monsieur le curé Loranger ; plus tard, vers 1887, monsieur Allaire, vieux prêtre retiré qui aimait beaucoup l'agriculture, arracha de ses propres mains, avec de l'aide aussi, les souches, et ensemença cette terre neuve pour être, peu de temps après, remercié de ses services par monsieur le curé Ferdinand Corbeil, ce qui obligea le prêtre-colon à retourner à Saint-Roch-sur-Richelieu, sa paroisse natale.

J'ai vu bûcher le bois de ce coin de terre par mon oncle et mon père, lorsque je n'avais que quatre ou cinq ans.

Il y avait alors, – c'était le printemps, il faut croire – de l'eau dans les trous, entre les racines et les corps d'arbres morts sur lesquels je passais, jetant dans l'eau que je croyais profonde, soit des pierres où des morceaux de bois, me plaisant à contempler les remous et les bouillons qui se faisaient, lorsque j'entendis une voix douce qui me disait :

« N'as-tu pas peur de te noyer, mon petit homme ? Prends bien garde. » C'était le curé Clément-Alfred Loranger qui me parlait ainsi : Je lui dit que non. Et je pensai ceci : monsieur le curé ne prononce pas bien le mot nayer, un noyer, quand il dit noyer, c'est un arbre.

La pièce de terre suivante ne fait croître son grain qu'en orgueil, cette terre noire ne donne que de la paille, il n'y a d'intéressant pour les enfants que le grand fossé qui la traverse où les têtards et les grenouilles se jouent, comme au temps d'un simple et bon… La Fontaine.

À deux arpents du chemin de ligne, et parallèle à celui-ci, passe encore, mais inutile, l'ancien chemin de fer abandonné de l'Industrie, aujourd'hui Joliette. J'ai vu bien des fois une locomotive à la cheminée large de tête, et corcée du bas, traînant à sa suite un modeste train au bruit de ferraille : d'un sifflet à vapeur sortait un cri grêle et désuet ; d'une machinerie branlante, activée d'un feu de bois pleins d'étincelles, sortaient des pif paf secs comme des commandements de sectaires : c'était comme la voix d'un progrès sûr de lui-même, mais incertain d'être cru de la campagne qu'il traversait.

Et j'étais alors si jeune, si petit, que croyais que ce train criard suivait le chemin de ligne au lieu de sa voie ferrée.

LA GRAND'PINIÈRE

Passé le bois prochain, vient la « Grand'Pinière » qui n'a plus de pins ; des champs de seigle ont remplacé les bois verts géants ; à gauche et à droite cette plaine fuit à perte de vue avant la côte sablonneuse, avant la savane. Le bon silence accompagne l'immense clairière, aux heures nocturnes. De loin en loin, une lueur de feu follet s'élève mystérieusement, tant que la neige ne couvre pas le sol. La légende, corroborée par certain vieillard que j'ai connu, veut que ces lumières dans l'ombre indiquent des trésors cachés par d'anciens soldats des armées françaises, avant la cession du pays (1763). Un bosquet de cyprès y renaît dans un coin de champ jadis labouré ; j'ai vu ces arbres naissants, longs comme les doigts de la main.

La maison du père Joessin était bâtie à quelques pas de la côte, habitation des plus simples : dix-huit pieds carrés, sans division, un banc des seaux, table, sofa, poêle et armoire, meublée à la manière de Saint-Joseph, je suppose : seulement Pierre Joessin, s'il ne manquait pas de bravoure n'avait pas le caractère conciliant de l'époux de Marie : il habituait ses enfants à se battre entre eux, de sorte que, plus tard, étant hommes faits, lorsqu'ils allèrent travailler en journée, soit à la construction ou au chargement des bateaux, Moïse et Pierre, fils, après un devoir ardu et bien rempli, se dépêchaient, le midi, d'expédier leur maigre dîner pour ensuite, au plus tôt faire l'appel à tous les compagnons de travail, étant donné que comme leur galant adversaire, parfois ami, Francis Grenier, une bonne demie heure de bataille les délassait, les rendait de bonne humeur et les mettait en train de faire un meilleur après-midi d'ouvrage, et cet après-midi se terminait alors à 7½ ou 8 heures du soir, le tout, bataille comprise, pour une trentaine de sous.

La moitié au moins de ces sous, était vite dépensée en boisson ; ces gens aux bras de fer, à l'endurance merveilleuse, imitaient les oiseaux du ciel en ce qui regarde leur avenir. Dire qu'ils ont atteint un âge avancé à ce régime sévère !

Un jour madame Pierre Joessin Caisse dit à son mari d'aller à la sucrerie, à Saint-Henri, chercher son grand chaudron, lequel devait servir à la lessive. Quelques heures s'étaient écoulées et Pierre Joessin revenait à travers le bois : le chemin de ligne ne fut terminé qu'en 1834. D'une main il tenait son grand chaudron en équilibre sur sa tête, et de l'autre tenait son fusil.

Au détour d'un buisson, un petit ours noir, au nez rouge, venait folâtrer autour du bonhomme, un coup de feu l'abattit raide mort, après un petit grognement plaintif ; un bruit de pas se fit entendre, le chasseur jeta une poignée de poudre, une bourre dans son arme et quelques grains de plomb, il était temps, la mère d'ours, énorme, monstrueuse, s'élançait sur lui, la gueule ouverte ; mais cette gueule se refermait à l'instant sur le canon et le coup de fusil : la bête mourait, pendant que Joessin rechargeait son arme encore pour abattre, lentement cette fois, mais gardant encore sur sa tête pesante le gros chaudron de fer, pour tuer un dernier ourson grimpé au faite d'un sapin.

« Jésus mon maître, grommela le bonhomme, je vais monter la côte en deux voyages avec tout ce drigail, le chaudron aussi : mais je laisserai ça là ; petit Pierre et Moise les prendront là. »

Si, pour l'instant on tourne à gauche, au « seurouet », en montant, on trouvait deux maisons, à quinze et vingt arpents du chemin de ligne, au bord de la savane, encore celles du père Barthel et de Baptiste Frédéric Faust avant le retour de ceux-ci au village. Des ours, pas peureux, rendaient quelquefois visite, sans invitation aucune, incongrûment, à nos braves colons. Un soir Barthel accourait au cri de son cochon qu'un ours s'efforçait de convaincre à le suivre dans le bois en le tirant trop fort, à belle dent, par l'oreille :

« Tondu, tondu, » s'écriait Barthel, « tu gagneras pas : on va toujours voir lequel de nous deux est maître ici, » en retirant à lui le pauvre animal qu'il engraissait depuis un mois, « tu ne l'auras pas encore. » Et l'ours découragé devant la ténacité du maître lâchait enfin sa proie.

Ô cette forêt, cette savane toute proche, avait ses mystères.

Voici la clairière, l'horizon s'élargit du sud au nord : une prairie naturelle se balance à la brise, prairie traversée de sa petite rivière Saint-Jean.

LA RIVIÈRE SAINT-JEAN

À Jos. Saint-Charles, artiste-peintre
La rivière Saint-Jean, étroite et serpentante
Sur son lit d'humus noir qu'ombragent les foins verts
Et des talles d'osier où la brise, au travers,
Berce des nids légers qui palpitent, qui chantent,
La rivière Saint-Jean est noire. Et ses eaux lentes,

Au doux remous moiré, s'ornent de nénufars.
De loin en loin la foulque y chasse les têtards :
Quelque outarde et canard sauvages y fréquentent
Et, lorsque vient le soir, au couchant radieux.
Pensifs et recueillis sur le velours soyeux.
Tous ces beaux nénufars pieux, brillants et jaunes
Parmi des pleurs de lune et des rêves bénis,
Comme aux jours très lointains, au silence des aulnes.
Semblent des lampes d'or sur des deuils infinis.

Maintenant montez cette côte, c'est la Petite-Pinière, sur le bord d'un chemin nouveau pour vous, assises à votre droite, comme dans les psaumes de David, trois maisons regardent paisiblement la plaine qui se déroule à leur face, et semblent tourner le dos au bois prochain : leurs maîtres étaient Jean-Baptiste Brazeau, José Delisle et Pierre Lachapelle.

Suivez toujours votre chemin de Ligne, foncez dans le bois, sautez deux petites côtes encore, un autre chemin se dissimule, à votre gauche cette fois : saluez de loin, en les devinant, sans les voir, trois autres maisons, elles se cachent à une quarantaine d'arpents, ce sont celles de Lévi Martel, de Baptiste Beauparlant et du vieux Boisvert. (une plus récente appartient à Joseph Jammes.)

Avancez, et goûtez les senteurs aromatiques de la savane : vous y entendez cet oiseau à voix claire et charmante qui vous demande distinctement : Qui est-tu ? Fréderick, Fréderick !

Enfin, voici la dernière savane qu'on traverse avant de voir Saint-Henri : dès le milieu du bois, le chemin droit laisse deviner une clairière au pied d'un coteau, une pauvre source se répand sur un sable fin : les chevaux s'y désaltèrent en passant. Vous n'avez encore rien vu, la montée vous cache l'horizon espéré. Deux noires corneilles vous saluent de quelques cris sonores et réguliers ; un lièvre brun, il y a un instant, a tantôt pardessus les herbes plates l'angle droit de ses larges oreilles.

Montons cette pente qui n'est ni douce ni rebelle, vous voyez Saint-Henri. Depuis que l'énorme et gigantesque pin de Francis Laliberté s'est abattu avec le fracas des tempêtes, un autre plus modeste, mais de taille remarquable, attire les premiers regards du voyageur, c'est celui qui est resté le gardien de notre ancienne terre, le pin devenu gros, mais que mon père, et toute la famille, appela toujours le « Petit Pin », pour l'avoir vu grandir.

Vous êtes à Saint-Henri-de-Lanoraie : vous aviez une espérance en devinant la clairière. Vous espériez voir beaucoup, vous voyez peu de choses, quelques modestes maisons, deux blanches, deux brunes, une de briques rouges, tout droit devant vous, près d'une croix ; une quinzaine d'autres maisons cachées, par le bois, s'éparpillent vers votre gauche, sol uni, du bois à vingt arpents, à gauche et en face, une autre pointe de bois à votre gauche à quatre arpents, et c'est tout.

D'où venait donc l'espérance qui vous pénétrait tantôt, si votre vue se borne à quelques champs de terre médiocre, couverts de moissons grêles ?

Je ne puis l'expliquer d'une manière absolument sûre : les raisons physiques, si je puis dire, ne tendent pas immédiatement à prouver mon affirmation : mais l'impression d'une grande paix s'infiltre dans votre être ; vous vous dites que le silence eſt l'ami habituel de cette contrée, qu'une démarcation se produit sur ce sol entre la fuite et la lumière du fleuve que vous avez quitté à une lieue dernière vous et la marche en avant, vers les Laurentides bleues qui profilent, en se rapprochant un peu, leur dos houleux et rêveur, pour accrocher, de leurs arrêtes les plus hautes, les nuages du grand ciel. Ce plateau de Saint-Henri eſt ceinturé de forêts aux tons divers ; il eſt à la fois doux et sauvage ; le sol, de prime abord, eſt revêche à la haute culture, il se sent pauvre ; mais pour cela aussi, comme tout les revêches de ce monde, il eſt sensible aux égards de ceux qui l'aiment ; le moindre engraissement le réjouit ; il y répond presqu'à l'inſtant qu'on lui verse sa pitance : il rend au centuple les bontés, il eſt sans miséricorde à qui veut se rire de son épuisement.

Enfin si le sol de Saint-Henri brave quelque isolement sauvage par l'âpre, mais brève rébellion de sa surface, je le soupçonne de garder jalousement dans ses profondeurs des richesses inconnues ; ses boyaux ont des ruissellements. Et ses habitants peuvent avoir cet orgueil de jouir, dans la plus absolue sécurité, de la campagne vraie, sans être éloignés de l'avantage des villes ; le Saint-Laurent, Berthier, Joliette et L'Assomption sont ses amis de tous les jours.

LOUIS RONDEAU

Cheveux forts et rebelles, tranche de barbe au menton à la manière de l'Oncle Sam, mais plus courte ; plus tard cette tranche s'élargit en un collier de barbe blanche, la lèvre supérieure seule étant rasée : les yeux gris pâles ne voyaient pas très distinctement toute chose : tête énorme, ronde, nez droit, bouche droite, figure ronde, taille courte, ramassée et très robuste, démarche quelquefois hésitante comme sa vue, cœur d'or, santé de fer, franchise de caractère à toute épreuve, voilà Louis Rondeau sommairement esquissé.

Cet homme ne trouvait aucun détour dans l'expression franche et nette de sa pensée qu'il ne se gênait nullement de dire tout entière sur ce qu'il lui plaisait ou déplaisait, sans excuse comme sans précaution oratoire. Ce défaut abrupt devenait une qualité appréciable, quand on parvenait à connaître l'homme tout d'une pièce. Il n'insinuait jamais rien, il ne jouait pas sur les mots, car il leur donnait la seule signification qu'ils ont, sans détour aucun ; il n'affirmait que ce dont il était sûr avec une grande robustesse, il ne faisait jamais dire par d'autres ce qu'il avait à dire lui-même, alors on était sûr de lui, il ne pouvait y avoir de tricherie, ni de sous-entendu ; ce qu'il avait à dire, il le disait en avant, pas de cachettes inutiles, ni de confiance boiteuse ; rien que la vérité absolue, du moins dans l'intention.

S'il eut été doué d'une vue excellente et qu'il ne fut pas franc comme l'épée du roi, Louis Rondeau eut été un des meilleurs maquignons de la terre, car jusqu'à sa fin il a songé aux chevaux, je l'ai même entendu parler un jour du paradis de la race percheronne ; il les aimait terriblement, je dis bien, terriblement, puisque c'était un peu à la manière des plus zélés inquisiteurs qui voulaient tellement voir se régénérer l'humanité, contemplée par eux d'avance comme leur propre image, qu'ils la brûlaient sur des bûchers de bois de corde.

Cet homme n'a jamais voulu comprendre qu'une qualité, chez le cheval comme chez l'homme, se développe au détriment d'une autre : il aurait voulu que la race forte sur la charge le fut aussi à la course, et qu'un vieux eut eu l'endurance d'un jeune ; ses bêtes recevaient autant de portions d'avoine et de foin qu'elles pouvaient en manger, mais en retour il leur fallait travailler doublement et sous n'importe quelle température et jusque sous les coups de fouet et de bâton : il les ruinait dans le cours de deux ans, au charroyage du bois de chauffage et de plançons qui entraient dans la construction des bateaux de ce temps-là. À travers les bises les plus polaires, par les chemins les plus mauvais, en compagnie de ses chevaux, il travaillait. Il se fut cru dégénéré s'il n'eût enlevé ses mitaines pour charger ses voitures.

Tandis que son bon voisin Durand se levait entre 6½ ou 7½ h, Rondeau était debout à 4 h ou 4½ h en toute saison, et sa journée se chiffrait par une somme de travail énorme, mais la fin de l'année n'accusait aucun surplus d'argent, puisque tout avait passé pour la nourriture en abondance, l'usure du roulant et des bêtes. L'excès de travail déterminait l'excès de dépenses : il faisait rougir le poêle en le remplissant de rondins précieux pour, ensuite, rouvrir les portes et même les fenêtres, par des froids insensés. Il disait à Durand :

— « Tu t'es gelé les babines sur les portes de ton fourneau ; ton feu ne brûle pas ; je serais heureux avec toi si tu devenais chauffeur du purgatoire ou de l'enfer. Je n'ai peur de rien si le diable ne met pas plus de bois que toi dans son four. »

Et Durand répondait : « J'aime à garder mon sang froid. À quoi bon risquer d'attraper les fièvres tremblantes ? »

Rondeau essuyait les sueurs habituelles de son front, fumait et chiquait avec un acharnement démonstratif : la pipe et la chique à la fois contentaient à peine sa bouche entre les repas, et, sans ôter sa chique, gloutonnement, à deux ou trois reprises dans une veillée, engloutissant de larges tassées d'eau qui roulaient en cascades murmurantes dans sa gorge vorace. Puis dès que la conversation tombait sur la race chevaline, cet homme devenait éloquent, son verbe, un peu enroué, trouvait des accents de béatitude communicative : on était heureux de l'entendre citer les exploits héroïques du cheval gris-cendré sous les pas duquel, un beau jour, à Sorel, la glace s'était traîtreusement brisée. Ah ! le bon petit et intelligent animal, au courage sans limite. Cette fois, fois glorieuse à la mémoire des Hippolytes présents et futurs, on transportait un mât de cent pieds de longueur, en beau pin d'Yamaska ; dix forts chevaux étaient attelés sur ce roi géant de nos forêts : tout à coup, patatras, la glace est défoncée, les chevaux se noient ; vite, on coupe les traits, et l'on s'efforce de tout sauver ; tout le monde ici : il faut tirer ceux qui paraissent trop s'affaiblir. Le gris-cendré se noiera, on te le paiera, tirons celui-ci, aveignons celui-là. La brunante tombait. Pourtant le petit gris-cendré ne l'entendait pas de cette oreille : pendant qu'on « hâlait les autres du gouffre comme des chiennes », le bon petit gris-cendré faisait tant de ses pieds « et de ses mains » qu'il brisait la glace par morceaux jusqu'au bord, et qu'il se sauvait tout seul, pendant qu'on arrachait les autres.

« Oui, oui, le gris-cendré – avait plus d'esprit que les autres de ses compagnons. Et c'est comme ça que j'aime à me réchapper moi-même », ajoutait-il, en rechargeant de tabac, « du Virgine fort », sa pipe avide, brûlante, et en prenant une seconde chique par dessus la première.

« Boudine », apparemment ruinée, née on ne sait ni quand ni où, mais elle avait anciennement, bien anciennement, été entraînée sur un champ de course, puisqu'elle remontait, certain soir du temps des fêtes, de Berthier à Lanoraie en quelque quarante minutes, distance de trois lieues, course échevelée, en compagnie d'un trotteur émérite, le cheval de Pierre Delisle dit Lasette, et cela, cette brave Boudine, comme couronnement à une journée de travail atroce : « mais la glace était belle, « Sacrepochette » ; et deux ou trois coups de « harriées » sur les flancs l'avaient « émoustillée », lui avaient donné une bonne partance. Oui, « vieille viande », Boudine devait être une jument finie, parfaite, dans sa jeunesse ! » Elle mourut encore trop tôt.

« Jenny » avait été bonne sous tous les rapports, pleine d'endurance à la charge et d'avance sur la route. Les voyages de poissons chargés aux Trois-Rivières, aller et retour à Lanoraie, formant une distance de trente lieues en vingt heures, sont une épreuve suffisante à offrir aux chevaux de la campagne. Jenny s'en chargeait avec bonne humeur.

« Le Noir dit le Nègre auquel j'avais cassé trois côtes l'hiver d'avant d'un coup de levier parce qu'il hésitait à tirer un plançon, dans le bois de Laventure, était de premier ordre. À la mort de ma femme, Hermine, j'ai couru chercher le docteur qui venait de quitter Lanoraie pour Lavaltrie, il faisait bien chaud : j'ai fait le tour par Lavaltrie et le Point-du-Jour, une distance de six lieues, chemin rustique, charrette désavantageuse, en une heure et quart. Des petits ruisseaux de sueur du corps du « Noir » coulaient sur le sable, devant la porte. Je l'avais mené en Rondeau ;

c'était pour sauver Hermine qui eſt morte quand même ».

Il s'attendrissait un peu, à ce moment, sur le passé, parlait des qualités de la défunte, à qui il avait dit dès le commencement du ménage : – « Je suis trop bête pour me mêler des choses de la maison, mais ne te mêle pas, toi non plus, aux marchés de chevaux. Madame Rondeau, femme d'esprit, née Hermine Champagne, avait consenti à cette proposition et tout avait toujours bien été. Oh ! il avait bien pris quelques coups d'eau de vie, chose déplaisante en vérité, mais il n'y avait pas eu d'exagération de ce côté.

« Au marché de l'Induſtrie (Joliette), il faisait froid, c'était un prétexte, car l'hiver avait peu de prise sur lui : pendant qu'il en prenait deux ou trois verres, elle ne prenait rien, elle ne voulait rien prendre, ni dîner ni biscuits : pourtant la pauvre était fringaleuse. C'était sa manière à elle de toucher son mari et de lui faire éviter l'exagération.

Et les enfants, il avait fallu les élever, les nourrir, les vêtir ; et tout était passé comme dans un rêve. Et le sujet des chevaux revenait de plus bel ; j'essaie à peine de traduire les mots brefs, les phrases écourtées, les exclamations méritoires, les onomatopées héroïques, les geſtes absolus dont il se servait pour se souvenir.

— « J'avais hâte de revenir à la maison après une semaine de charroyage pour Poliquin. J'étais décidé en Rondeau, « sacrémilieu ». J'étais au village (L'Assomption). La « Blonde » suivait comme un chien, elle était bonne ; mais il fallait me charger de l'autre qui était geſteuse et pas toujours diſposée. Encore, les « harts liées » c'était bien utile, et zigne,

zigne, zigne, toujours zigne, zigne, chaque zigne, zigne, correspondait à un coup sur les flancs de la bête, hélas ! Quand la jument lente vit que c'était aussi sérieux, elle prit un train d'enfer, une course échevelée, tant et tant, que l'autre qui suivait comme un chien, ne pouvait plus suffire. Les rencontres se faisaient en donnant la moitié du chemin, mais il faisait noir ; à un moment donné, en était déjà dans le « Grand-Point-du-Jour », des vociférations se firent entendre. Une voiture s'était accrochée, en arrière, et le diable avait emporté la berline légère de deux messieurs en « capot » de poil : des boîtes de remèdes brisées, peut être un médecin blessé ; la Blonde qui suivait comme un chien était coupable, mais elle s'était dégagée en brisant toute la « rencontre » avec sa grosse traîne. Quel malheur ! mais ça marchait toujours à l'épouvante, j'étais décidé en Rondeau ».

Quand il acheta la « Grand'Rouge » à un prix minime, pendant quelques mois ce fut pour lui un bon marché.

Il l'avait acquise d'un nommé Masse, de Saint-Thomas-de-Joliette, qui l'avait averti avec franchise que la bête était vicieuse, « malfaisante, mal intentionnée et même méchante en renégat ».

On la lui amena et lui livra qu'à ses risques et dépens. C'était une bête énorme, les yeux malins, les oreilles couchées dans le crin. Dès qu'ils la virent venir, dans un attirail monstrueux, un licou et un carcan dans le cou, une bride aux garde z-yeux dans la tête, le tout lié, entrecroisé de cordes et de chaînes, sans compter une enfarge dans les pattes, les gens de Saint-Henri, s'émurent pour la vie de Rondeau. Celui-ci enleva tout l'attirail, moins la bride qu'il tint solidement de la main gauche, et, comme les maquignons d'aujourd'hui, fit danser un peu la nouvelle venue en lui lançant de sa droite quelques coups de fouet dans les deux pattes de derrières lesquelles, songez-y, saluèrent l'air de leurs deux sabots. Rondeau dit : c'est bien, les reins comme le reste sont de première classe. Pendant un certain temps, la bête rendit un excellent service en charroyage de bois de corde, jusqu'à un certain dimanche du mois de juillet, cinq ou six mois après être tombée sous la direction du nouveau maître, où elle refusa net de traîner la voiture à la messe de l'église paroissiale de Lanoraie, bien que décidée de gagner du côté de Lavaltrie. Le jugement de la « Grand'rouge » faisait défaut après le repos de quinze jours qu'elle venait de prendre. Rétive, la bête était rétive ! Dans l'esprit du maître, se faire mordre ou se faire ruer ou même tuer et le reste, et reste, ce n'était rien au prix du déshonneur d'avoir entre les mains une jument rétive. « À dia, à dia », – il avait beau crier à dia, l'autre tournait à hue de plus bel. Et lui, fouettait fouaillait, pestait, sacrait. Nenni, rien n'y faisait. On tournait du côté de Lavaltrie. Louis Rondeau et sa fille, la Louise, tenaient à aller à la messe de Lanoraie, « Son père », dit Louise, « n'êtes-vous plus capable de vous faire écouter ? le temps se passe à rien, on n'avancera pas comme ça ! » La patience angélique de Louis était à bout. Vlin, vlan, mais la bête tournait en sens contraire ; le fouet aussi tourna de bout, et paf, l'œil droite de la rétive vola à dix pieds en l'air. Le Grand'rouge fut mise à l'herbe. Rondeau n'y retoucha plus, ne l'attela plus, il l'échangeait dans l'automne pour une jument de quêteux. Louis Rondeau était dur pour ses chevaux, mais le remords de les avoir blessés dans sa colère… ne s'effaçait plus. On eut dit qu'il voulut oublier ses victimes et se faire oublier d'elles. Le mauvais œil étant arraché, la bête était devenue parfaite : quinze ans après ça, le quêteux repassait avec elle : mais Rondeau ne voulut plus la revoir, ni même en parler.

Les dernières années de Louis Rondeau s'écoulèrent au village, dans la maison de Joseph Stynk, chez sa fille Aurizie, berçant sur ses genoux ses petits fils, avec patience et douceur ; par bonne et grande volonté, résumant en lui-même, après la quatre-vingtième année révolue, une source de bonté qu'il n'avait pas toujours exploitée jusque là, il avait enfin décidé de modifier son caractère rustique ; l'âge, sans doute, était pour quelque chose, ensuite les occasions de s'impatienter lui étaient peut-être aussi moins fréquentes. D'ailleurs il avait toujours été un homme de cœur et de parole, sous des dehors assez rudes. Lorsque je revenais du collège de Joliette au village, passer mes vacances, j'étais heureux de causer avec lui. Il arrivait que la première rencontre se faisait comme ceci, après un an d'absence : l'un de ses petits-fils, ou l'un de mes petits cousins qui demeuraient tout près, disait :

— « Pepère, connaissez-vous ce garçon-là ? »

— « S'il s'approche un peu, je le reconnaîtrai, mais ma vue fait défaut autant aujourd'hui que dans ma jeunesse ».

Dès que je prononçais un mot, il me reconnaissait en affirmant sur un ton ferme, et avec des mots qui voulaient être éclatants, sonores, en dépit de sa voix toujours un peu éraillée :

— « C'est Joseph à Petit Louis, je le connais comme mon *Pater*.

Quel âge que ça te fait à cette heure ? »

— Vingt-deux, vingt-trois, « Boufre de boufre ! C'est pas vieux. Tu sais j'ai vu ton père pas plus haut que ça. Tu as vingt-deux, mais tu ne seras jamais de la taille de petit Louis ».

Je lui demandais s'il n'aimerait pas à retomber à mon âge.

— « Non, sacrémitieu », disait-il, « pour recommencer pareil : non, je ne donnerais pas un cheveu de ma tête, j'ai fait mon temps : je suis bien chez Aurizie, mais ma place aujourd'hui c'est dans la terre, à six bons pieds en dessous du friche ».

Il désirait la mort, mais sans la demander ardemment ; il se tenait prêt à mourir, il se confessait, communiait aux principales fêtes de l'année. Pourquoi aurait-il à regretter la vie, et pourquoi aurait-il peur de la quitter ? Monsieur le curé Loranger ne lui avait-il pas affirmer en toutes lettres qu'un homme ordinaire, un habitant comme lui Rondeau, qui tient, sa vie durant, une conduite ordinaire, une conduite qu'on appelle honnête, qui ne vole pas, qui ne tue pas, qui ne commet pas l'adultère, qui est moral : oui, enfin, celui qui est correct et qui se confesse et reçoit une bonne absolution avant de faire le grand voyage, est sauvé, absolument sauvé, dans le ciel, dans le paradis du bon dieu ? ...

Bien, quant à ça, Louis Rondeau était sur ses gardes.

J'affirme catégoriquement qu'il fut toujours l'homme droit qu'il voulut être ; sa rudesse naturelle n'était qu'un défaut contre la société délicate et non contre dieu, ni le prochain, puisque le cœur était excellent. Il y avait bien la rancune de certains de ses chevaux qu'il pourrait redouter, mais quand un cheval est mort tout est mort en lui, et le curé affirme que les bêtes n'ont pas d'âme. C'était bien tant mieux, parce qu'il ne tenait pas à revoir le Noir, ni la Grand'Rouge, sacrémilieu de pochette. C'était son grand regret : avoir battu les vieux chevaux, si on le frappait aujourd'hui que ferait-il ? grand'dieu !

Puis avant de le quitter, sur sa demande, je lui chantais une chanson, toujours la même, la seule qu'il aimait, qu'il s'était fait chanter cent fois par mon père.

Louis Rondeau était napoléonien, sans pouvoir analyser ses sentiments intérieurs sur ce point, il aimait beaucoup entendre parler de Napoléon I, et sa chanson était celle-ci :

I
Roi Georges d'Angleterre,
Ici décidez-vous !
Me faut la paix sur terre.
Et sinon, tappons-nous !
Cessez vos arrogances.
Car vous paierez la dance,
La flûte et le tambour ! (bis)

II
Napoléon tu veux ma couronne,
Mais tu ne l'auras pas.
Ma marine est trop bonne.
Avec mes bons soldats,
Mes côtes sont garnies
De tant d'artilleries
De toute façon ;
Et les Français à Londres.
Voulant venir me tondre.
Couleront tous à fonds ! (bis)

III

Tous vos faux préambules
Ne me feront pas peur ;
Vous ferez la bascule
Sur ma foi d'Empereur.

Cette chanson lui mettait la joie au cœur. Cet ancien, bien qu'illettré, avait l'intuition et les souvenirs vagues des misères absolues d'autrefois endurées sous des régimes ennemis : il était évident que les paroles prêtées à Bonaparte lui était une consolation, lorsqu'elles s'adressaient à un personnage qui n'avait pas l'heur d'attirer ses sympathies. Il ne se doutait pas que la perte du Canada par la France avait précipité la perte des États-Unis par l'Angleterre ; la punition s'il l'eût sue, ne lui suffirait pas : il pardonnait au conquérant pour ses paroles sévères et hautaines à l'endroit de Georges III.

En tous cas, cette chanson fut la seule qui l'émût profondément.

La nature ne fut pas trop ingrate pourtant envers cet homme ; sa vue n'était pas très bonne, il est vrai, mais voyez la prévoyance de la vie, qui lui avait donné un amour passionné du travail rustique en même temps qu'une robustesse extraordinaire, afin de satisfaire à son activité inlassable. Louis Rondeau ne s'est jamais plu à contempler les beautés de l'azur des beaux jours, ni les rayons sidéraux des nuits, mais son rêve intérieur était de travailler beaucoup, comme deux hommes, et son rêve s'est accompli.

Son voisin Louis Durand, avec de bons yeux, a pu jouir d'une double contemplation : intérieure et extérieure, mais probablement moins intense. Il en va ainsi pour beaucoup dans la vie : la vie est un métier qu'il faut apprendre, c'est aussi une pénitence aimable, mais combien de gâte-métiers ici-bas ? Combien de pénitences aimables ont été maladroitement mises hors de service !

J'ai vu Louis Rondeau pleurer en écoutant la lecture d'un beau livre, qui parlait des malheurs des autres, je l'ai vu redressant fièrement sa tête blanche, en même temps que les plis, que les nerfs de sa vieille figure se contractaient dans l'orgueil des mots d'une chanson qui avait le don de l'émouvoir : mais je ne l'ai jamais vu pleurer sur ses propres malheurs.

À l'âge de 87 ans, il eut encore des paroles de force et de courage par lesquelles il réconforta sa fille malade qui venait d'apprendre que l'avant dernier de ses fils, âgé de dix-sept ans, s'était noyé.

Lui-même est mort il y a une douzaine d'années en bon chrétien, mais ses dernières paroles dans son agonie exprimèrent l'idée qu'il avait de changer de chevaux pour celui de Ponce Pilate, m'a-t-on dit, évocation, sans doute, d'une image du chemin de la croix où la cavalerie romaine accompagne la soldatesque marchant vers le Golgotha.

Si le bon dieu donne à chacun sa tâche
Aux champs divins : Charger en tombereau
Des pans d'azur, abattre à coups de hache
La Grande Ourse et le Capricorne, le Taureau
Et le Lion, souhaitons qu'il les donne
Au vieux Rondeau, du rang de Saint-Henri,
Qui charrierait l'hiver, l'été, l'automne,
Et sans se plaindre, avec son cheval gris,
La terre au ciel ; même il se ferait gloire.
Des coteaux clairs à la savane noire,
De charroyer le bois des purgatoires,
Comme celui des paradis !
Et son traîneau sur les neiges célestes

Glissant, criant dans les silences clairs,
En souvenir des froidures agrestes.
Lui sourirait aux rayons dans les airs ;
À Nicodème empêtré dans la lune
Il crierait : Pouille ! ne veux-tu pas
Changer mon « Gris » pour ta carcasse brune ?...
Au moins, viens t'en te réchauffer là-bas ;
Nous goberons un coup ou deux, blasphème !
Quitte-moi donc tes sapins rabougris.
Le vin est bon contre les faces blêmes...
Comme celui des paradis !

F.-X. Doucet

François-Xavier Doucet, ami de Louis Rondeau et de Louis Durand, est né à Lanoraie le 8 mai, 1812. Il épousa Sophie Faust, ou Foss, le 21 juillet 1840, et en eut sept enfants :

Homme paisible et juste, un peu taciturne et un peu autoritaire ; voyagea et travailla sur les cages dans sa jeunesse ; doué d'un jugement sain et considéré ; sans grand enthousiasme, travaillant avec conscience et application, comme s'il ne se fut agi pour lui que de toujours bien remplir son devoir ; n'ensemençait que les pièces de terre qu'il pouvait entretenir en très bon ordre ; doux pour ses chevaux qu'il choisissait jeunes, payait cher et gardait toujours, et toujours gras, avec économie ; cet homme de forte taille, ne fumait ni ne buvait : il mourut dans sa grange, d'une syncope de cœur, alors qu'il battait son grain, à 4 heures de l'après-midi, le 27 février de l'année 1875, et fut regretté.

Ô vous qui dormez votre nuit éternelle,
souriez à votre nouvelle patrie :

Ô vous qui ne souriez pas en votre vie
terrestre, et qui avez pourtant souri sur mon

frêle berceau, que votre rêve se mêle aux belles visions des séjours de l'empyrée !

Campagnards de la Noraye (d'après nature),
souvenirs de Louis-Joseph Doucet (1874-1959),
est paru chez l'auteur-éditeur,
à Québec, en 1918.

ISBN : 978-2-89854-840-6

© Vertiges éditeur, 2026

Dépôt légal – BAnQ : deuxième trimestre 2026

– 2 841 e lecturiel –

Lecturiels
www.lecturiels.org